



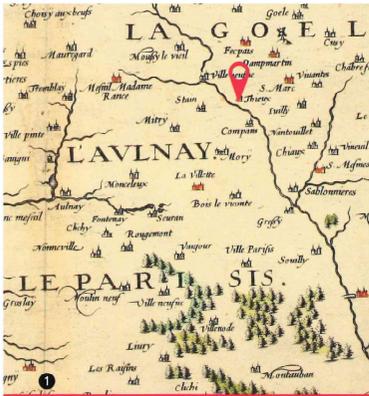
Étrangers et immigrés en Seine-et-Marne

18^e-21^e siècles

Génériques

Archives
départementales
de Seine-et-Marne

- 1 L'histoire des tisserands indiens de Thieux, 1785-1787.
- 2 Mémoire polonaise à La Genevraye : le séjour de Tadeusz Kościuszko au début du XIX^e siècle.
- 3 Le Château de Bellefontaine à Samois-sur-Seine : lieu de séjour de l'aristocratie russe aux XIX^e et XX^e siècles.
- 4 Le Château de Ferrières-en-Brie et les Rothschild : une famille européenne de banquiers aux XIX^e et XX^e siècles.
- 5 Les artistes étrangers à l'Hôtel Chevillon de Grez-sur-Loing au XIX^e siècle.
- 6 La famille Bouglione et le cimetière des circassiens de Lizy-sur-Ourcq depuis le XIX^e siècle.
- 7 Le Château de Courtauvencel à Vaudoy-en-Brie : lieu de séjour d'artistes étrangers au XIX^e siècle.
- 8 Les travailleurs agricoles et saisonniers belges en Seine-et-Marne autour de 1900.
- 9 La brigade marocaine dans la bataille de la Marne (1914) à Chauconin-Neufmontiers.
- 10 "Le Louvard" à Chanteloup-en-Brie : l'atelier de Kees Van Dongen dans les années 1920.
- 11 Cosmopolitisme et ésotérisme : l'Institut de Georges Gurdjieff dans les années 1920, à Avon.
- 12 Les Écoles d'art américaines de Fontainebleau, de 1920 à nos jours.
- 13 Le quartier russe des Abbesses à Gagny et Chelles dans les années 1920 et 1930.
- 14 Le refuge médiéval d'une femme de lettres britannique : Violet Trefusis à Saint-Loup-de-Naud.
- 15 L'église russe de Champagne-sur-Seine depuis les années 1930.
- 16 Le séjour de Léon Trotsky à Barbizon entre 1933 et 1934.
- 17 Les réfugiés espagnols au Château de La Houssaye-en-Brie, 1937-1940.
- 18 Les camps d'internement des Juifs étrangers en Seine-et-Marne, 1940-1945.
- 19 Django Reinhardt : jazz manouche en Seine-et-Marne.
- 20 La maison de Samuel Beckett à Ussy-sur-Marne.
- 21 Loger les rapatriés d'Algérie : l'histoire des familles de Harkis à Ormesson dans les années 1960.
- 22 Le bidonville de Courtry : le mal-logement des populations immigrées dans les années 1960 et 1970.
- 23 Construire Roissy : les travailleurs étrangers au Mesnil-Amelot dans les années 1970.
- 24 Les villes asiatiques de Marne-la-Vallée depuis les années 1970.
- 25 Jorge Semprún, à travers les orages du XX^e siècle : de l'Espagne à Garentreville.
- 26 Mémoire de l'immigration italienne : François Cavanna à Chaumes-en-Brie.



SPES
 CRUX
 AVE
 UNICA
 CROIX
 ERIGEE
 EN
 ME^{MO}
 DES
 INDI-
 ENS
 RESID^{ANTS}
 A
 THIEUX
 EN
 178.

Thieux

1

L'histoire des tisserands indiens

Entre 1785 et 1787, une colonie indienne s'installe à Thieux, à côté de Dammarin-en-Goële, dans le but de développer une industrie de toiles indiennes dont la mousceline, une toile fine, transparente et vaporreuse, est alors fort prisée par l'aristocratie. Le projet de cette installation revient à Pierre-André de Suffren de Saint-Tropez, qui est alors vice-amiral de France, bailli de l'Ordre de Malte et qui mène la marine française en Inde contre les Anglais et les Hollandais. Un rapport de Suffren est examiné par M. de Calonne, contrôleur général des finances qui s'entretient avec le roi Louis XVI de cette proposition. Le projet envisageait de procéder au transport des Indiens et de les réunir dans un lieu isolé des autres manufactures. Une fois familiarisés avec la langue et les usages français, ils devaient former des élèves et favoriser ainsi l'essor d'une nouvelle industrie prometteuse. Suffren quitte le Comptoir de Pondichéry pour la France, le 25 septembre 1783, et transporte

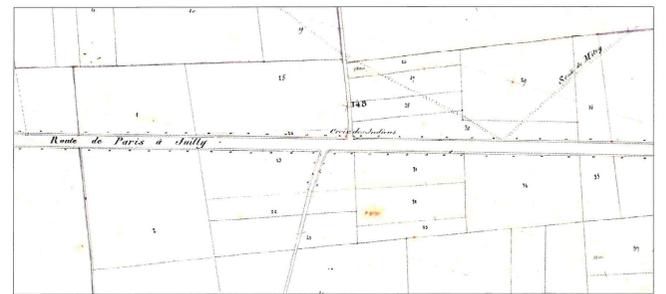
un groupe d'Indiens, hommes et femmes, qui travaillaient comme fileurs et tisserands et provenaient du Sud de l'Inde. Après un long voyage, ils débarquent à Marseille en août 1784 et l'un des quatre intendants du commerce du Royaume, Jean-Jacques Maurille-Michau de Montaran, décide de les accueillir dans son château de Thieux. Une petite escorte armée les conduit à travers le pays et ils parviennent à Thieux en octobre 1785. Leur passage suscite l'étonnement : « *Les familles indiennes ramenées en France par M. de Suffren pour établir des filatures de coton et d'indiennes sont passées par Lyon la semaine dernière. La singularité de leurs costumes, leurs physionomies basanées, les anneaux d'or pendus à leurs oreilles, les bracelets d'or portés par les hommes ont excité la curiosité. Cette colonie qui venait de Malte a couché au faubourg de la Guillotière et a continué le lendemain sur Paris.* » (*Journal de Lyon*, 28 septembre 1785). Au départ, ce qui prend le nom de "colonie"

indienne en France est composé de 14 hommes et 38 femmes qui se divisaient en douze tisserands simples ou qualifiés, un blanchisseur, un apprenti, un barbier, quatre dévideuses et 26 fileuses, auxquelles s'ajoutaient six autres femmes. Un des Indiens portait le nom de Pragachen et un prénom chrétien, Louis, il connaissait un peu de français et servait d'interprète à ses compagnons. Les archives conservent les noms, retranscrits plus ou moins exactement, des femmes, Annama, Hiersemey, Theylamey, Cannacama, Nagou, et des hommes, Wurchety, Mouthias, Comoropain, Mouttomomora. Des ateliers sont installés dans les caves du château et une industrie de cotonnades prend forme rapidement à partir de techniques de tissage à la façon indienne. On considéra que la manufacture était suffisamment en activité pour recevoir des élèves choisis parmi les jeunes villageois de Thieux. Les conditions de séjour de ces Indiens restent mal connues : ils bénéficiaient d'un salaire et de vivres

- 1 Abraham Ortelius, d'après François de La Guillotière, *L'Isle de France. Parisiensis Agri descript.*, Carte colorée à la main, 34x45, Anvers, 1598, AD77, 1921/57.
- 2 Jean-Baptiste Marie Poisson, *Tisserand*, Gravure, 35x25 en Pierre Sonnerat, *Voyage aux Indes orientales et à la Chine fait par ordre du Roi, depuis 1774 jusqu'à 1781*, Paris, Froule, Nyon et Barrois, 1782, Tome 1, pl. 22, p. 105, Bibliothèque nationale de France, FB-38462.
- 3 Paul Marichal, *Relevé de l'inscription observée en 1895 sur une croix de bois au lieu-dit La ferme de Stains*, in Paul Marichal, « Une colonie indienne à Thieux, près Dammarin-en-Goële (1785-1787) », *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France*, vol. 22, 1895, p. 44.
- 4 *Arbre de vie aux poissons*, Étoffe palempore, Toile de coton peinte, 265x260, Inde, côte de Coromandel, ca. 1700-1725, R. La Gall, Service Historique de la Défense, Musée de la Compagnie des Indes, Lorient. 2007.8.2.



mais les traces de rébellions, qui occasionnèrent l'intervention de la Maréchaussée, laissent percevoir des tensions entre les ouvriers et les contremaîtres ; une partie des caves semble même avoir été transformée en prison et les sources évoquent *l'emprisonnement de quatre Indiens [rebelles]*. Le froid et la maladie entraînent le décès de plusieurs membres de la communauté qui sont enterrés dans le parc ou autour du château. Le sieur Marchand, chirurgien en chef de l'Académie royale de Juilly, effectue plus de 240 visites à la colonie en moins de deux ans. Plusieurs naissances aussi ont lieu durant ce séjour, comme en témoigne la mention du baptême, le 9 juin 1786, de Marie Louise *filie naturelle indienne*. C'est une erreur d'appréciation qui conduit à l'échec de cette expérience. En effet, les Indiens ne sont pas ceux qui étaient prévus : issus de l'Inde du Sud, ils ne savaient tisser que des toiles d'une grosse filature et non des tissus fins



comme au Bengale, situé au Nord de l'Inde. La décision est donc prise de les renvoyer chez eux et ils quittent Thieux le 1^{er} septembre 1787 puis embarquent à Lorient. À leur départ, ils n'étaient plus que 16 hommes et 30 femmes : 2 hommes et 8 femmes manquaient mais 12 enfants furent comptabilisés. Un chroniqueur tamoul de l'époque, Irandam Viranaiker Natkurippu, a consigné la date de retour, le 21 juillet 1788, de ces tisserands indiens revenus de France après une longue absence. En hommage à

Plan du Cadastre, Département de Seine-et-Marne, Arrondissement de Meaux, Canton de Dammarin, Carte générale au 10.000^e de la commune de Thieux, Aquarelle, ca. 1840 (d'après des relevés de 1838), AD77, 4P37/2596.

cette présence éphémère, une croix, disparue aujourd'hui, appelée "Croix noire" ou "Croix des indiens", est apposée par les habitants, peu après leur départ, au lieu-dit La ferme de Stains et portait l'inscription *Croix érigée en mémoire des Indiens résidant à Thieux*.



La Genevraye

2

Mémoire polonaise : le séjour de Tadeusz Kościuszko au début du XIX^e siècle

Né en 1746 dans le Grand-duché de Lituanie, alors situé au sein de la confédération lituano-polonaise de la République des Deux Nations, Andrzej Tadeusz Bonawentura Kościuszko (1746-1817) est considéré comme un des plus grands héros de la nation polonaise. Il entame très jeune une brillante carrière militaire. Son séjour en France, entre 1769 et 1774, influence profondément ses idées politiques. L'instabilité en Pologne et la précarité de sa situation personnelle contribuent à son départ vers l'Amérique du Nord, déchirée par la guerre d'indépendance des États-Unis. Recruté en France, il débarque en 1776 et apporte son soutien aux colons américains. Après sept années de service, il est naturalisé américain en 1783. De retour en Pologne en 1784, il s'inspire de son expérience américaine dans son pays. Après l'établissement de la Constitution polonaise du 3 mai 1791 et les vellétés d'in-

dépendance de l'État polonais, il devient commandant en chef de l'armée. Malgré plusieurs victoires lors d'une nouvelle invasion russe, pour lesquelles il est fait citoyen d'honneur de la République française, le 26 août 1792, Tadeusz Kościuszko est contraint à l'exil. Il s'établit en France puis à Leipzig, pour préparer un nouveau soulèvement contre l'occupant. De retour en Pologne, il dirige l'insurrection contre la Russie de 1794, appelée communément "insurrection de Kościuszko". Blessé, il est emprisonné par les Russes à Saint-Petersbourg. En 1795, la Pologne disparaît en tant qu'État. Libéré en 1796, il se rend aux États-Unis puis en France à partir de 1798. Tadeusz Kościuszko habite au château de Berville à La Genevraye qui appartient alors à son ami Pierre-Joseph Zeltner, ministre plénipotentiaire de la République helvétique. À la tête d'une exploitation agricole, il demeure actif

dans les milieux émigrés polonais et contribue, en 1799, à la fondation de la Société des Polonais républicains. Peu convaincu par les idées de Napoléon Bonaparte, il renonce à rejoindre les troupes polonaises alliées de la France. En 1814, face à l'invasion des troupes russes en France, Kościuszko sauve des pillages les communes de Montigny-sur-Loing et La Genevraye. Après le congrès de Vienne de 1815 et le démembrement de la Pologne entre la Prusse, la Russie et l'Autriche-Hongrie, il s'installe en Suisse jusqu'à sa mort, le 15 octobre 1817. Depuis 1836, un monument est dédié à Tadeusz Kościuszko à l'entrée de la route de Sorques à Montigny-sur-Loing, surnommée « Polonia-sur-Loing » et une chapelle dédiée à Saint-Thadée est édifée et inaugurée l'année suivante. Les habitants de la commune et des Français d'origine polonaise lui rendent hommage chaque année. Forte de cet héritage pres-

1 V. Levasseur (cartographe), Aristide-Michel Perrot (illustrateur), Raimond Bonheur, (dessinateur), Laguillermie et Rainaud (graveurs), *Carte du département de Seine-et-Marne*, Extraite de l'Atlas national illustré, 1801, AD77, 1F1125.

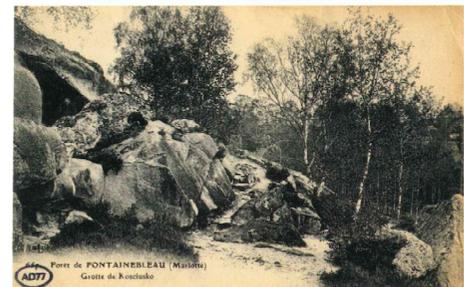
2 Monument commémoratif de Tadeusz Kościuszko à Montigny-sur-Loing, Photographie, 2009 © DR.

3 En-tête d'une lettre de Franz de Zeltner, membre de la Commission centrale de la Montagne de Kościuszko et de la Colonie polonaise établie à Polonia, sur le Loing, près Fontainebleau, adressée au Préfet de Seine-et-Marne, 30 juillet 1839, Copie d'une lettre manuscrite, AD77, M10108.

4 Joseph Grassi, *Portrait de Tadeusz Kościuszko*, Gravure, 18x12, ca. 1780-1800, Zentralbibliothek Solothurn.



tigieux, la communauté polonaise converge, à la fin du XIX^e siècle, vers la Seine-et-Marne et plusieurs communes conservent la marque de cette implantation. La présence d'une maison de la Mission Catholique Polonaise de France à La Ferté-sous-Jouarre et d'une église polonaise à Dammarie-les-Lys en témoignent encore aujourd'hui.



E. D., *Forêt de Fontainebleau (Marlotte), Grotte de Kościuszko*, Carte postale, 9x14, ca. 1910, AD77, 2F10852.

MONTAGNE DE KOŚCIUSZKO.

FÊTE FRANCO-POLONAISE DE POLONIA-SUR-LOING,
Commune de MONTIGNY près Fontainebleau.
Le 3 Septembre 1837.

PREMIER ANNONCE.

PROGRAMME.

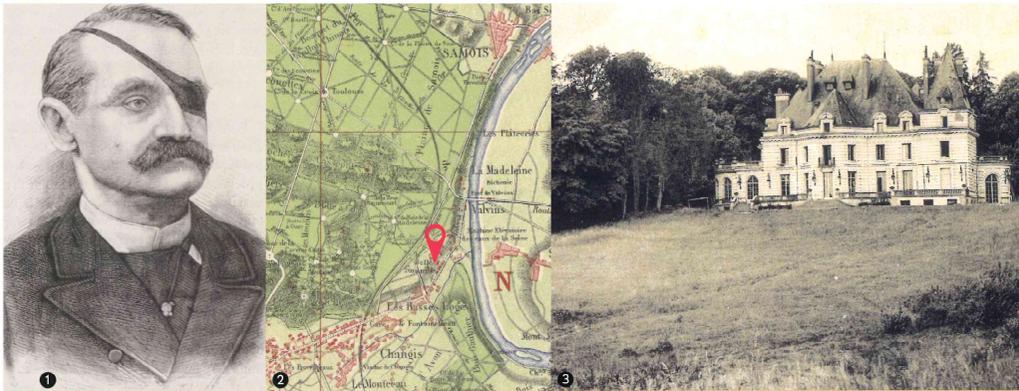
À sept heures du matin, les Habitans du pays travailleront, au son de la musique militaire, à l'édification de la Montagne de Kościuszko, pendant deux heures.
Les étrangers qui voudraient honorer cette Fête de leur présence sont invités à venir les aider dans leur travail. Vers dix heures, aura lieu

L'INAUGURATION DE LA CHAPELLE SAINT-THADÉE.
Patron de KOŚCIUSZKO, par son Grand-Masse en Madrigal.
À deux heures précises, il y aura un Grand BANQUET à convier sous une Tente.
À quatre heures, auront lieu, au chemin de Fer, différents JEUX.
COURSES EN SAC, AU MOUCHOIR, À ANE, LOTERIE, JEUX DE BAGUES, TIRS et JEUX D'ADRESSE.
À huit heures, commenceront les BALS et LES DIVERTISSEMENTS.
À DIX HEURES, FEUX DE BENGALÉ.
On n'épargnera rien pour donner à cette Réunion le caractère d'une Fête Champêtre.
Des amusements seront peints pour que l'ordre le plus parfait soit maintenu.
On trouvera sur place des Restaurans à des prix modérés. Les Danseurs et les Recruteurs qui désirent concourir à l'agrement de cette Fête, s'adresseront auprès du Monsieur Koscianowski, et à peu de distance du Chemin de Fer du Long-Boucher.
Les Ménétriers Français jouiront, sans restriction, de tous les avantages qu'on pourra leur accorder : ils sont invités à se faire inscrire d'avance à la Mairie pour recevoir leurs places.
Le Jeu de Baccarat, ainsi que les Jeux de hasard, sont expressément défendus.
Le prix de Banquet champêtre est de deux francs par Personne. Il sera délivré des Cartes au Billet d'Entrée jusqu'à 20 cent.

Les Places qui voudraient se faire inscrire sont priées de s'adresser à Fontainebleau, chez M.
A. Koscianowski.
A. Koscianowski.

Paris, à la Librairie polonaise, rue des Haris, N. 47, et chez M. J.-S. Goussier, rue St-Hippolyte, 3 223.
Le Maire, PAILLARD.

Mairie de Montigny, *Fête franco-polonaise de Polonia-sur-Loing, Commune de Montigny, près Fontainebleau*, Affiche, 60x41, 3 septembre 1837, AD77, 17F169.



Samois-sur-Seine

3

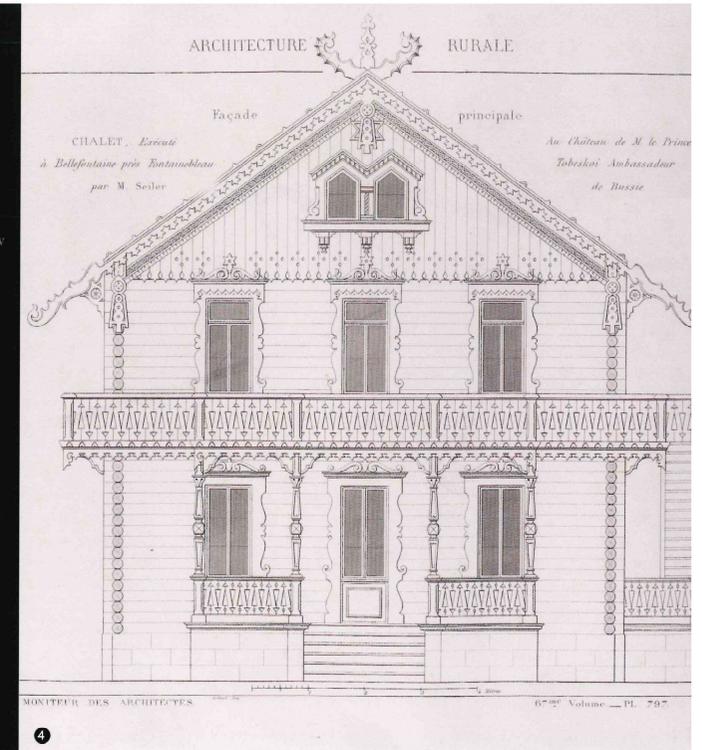
Le Château de Bellefontaine : lieu de séjour de l'aristocratie russe aux XIX^e et XX^e siècles

À partir du XIX^e siècle, le château de Bellefontaine, dont le domaine se situe entre les communes de Samois-sur-Seine et Avon, fut la propriété d'aristocrates et diplomates russes. Jusqu'aux années 1780, le domaine du château appartenait au prieuré de Saint-Nicolas des Basses-Loges d'Avon, et était surnommé, pour une raison inconnue, « Le Chaudron » ou « La Chaudière ». Au début du XIX^e siècle, il devient propriété du prince de Tarente, duc de la Trémoille. L'édifice actuel, construit autour de 1900 par l'architecte Henri Grandpierre, spécialisé dans la construction d'hôtels particuliers parisiens, se compose d'un corps central, d'une tour carrée et de jardins d'hiver. Des colonnades ouvrent sur un parc privé, attenant à la forêt de Fontainebleau. Au milieu du XIX^e siècle, le château entre en possession du prince Nikolai Troubetzkoy (1807-1874). Il reçoit des romanciers russes tels qu'Ivan Tourguéniev qui réside fré-

quement au Château de Bellefontaine pour écrire. Apprécié par la population de la région, le prince Troubetzkoy participe à la construction d'un presbytère entre 1865 et 1867 et soutient activement la population lors de l'occupation prussienne de 1870-1871. Durant cette période, il joue un rôle de médiateur auprès des Prussiens, auxquels il se présente en costume national russe, et parvient à éviter des réquisitions et des exécutions d'otages. Après ces événements, les habitants de Samois-sur-Seine reconnaissants firent réaliser en son honneur une statuette du Sacré-Cœur de Jésus, conservée dans l'église du village. L'empreinte de Troubetzkoy se retrouve aussi dans la forêt de Fontainebleau où il fit construire un abri dédié à sa femme, Anna. Après sa mort, le château sert de résidence à son gendre, le prince Nikolai Orlov (1827-1885). Celui-ci accomplit sa carrière militaire comme officier de l'armée russe et

devient aide de camp de l'Empereur Nicolas I^{er} ; il est grièvement blessé en 1854 lors du siège de Silistrie au cours de la guerre de Crimée. Il embrasse ensuite une carrière diplomatique. Ambassadeur de Russie à Bruxelles, Paris puis Berlin, il épouse Catherine, fille de Nikolai Troubetzkoy, et devient propriétaire du château de Bellefontaine. Son père est le prince Alexei Fiodorovitch Orlov (1787-1862), militaire russe qui combattit Napoléon de 1805 à 1815. C'est en l'honneur de sa visite que le cuisinier français Urbain Dubois inventa la fameuse recette du rôti de veau dit Orloff. Suite à la guerre de 1870, Nikolai Orlov devient un fervent partisan de la paix et joue un rôle de médiateur entre la France et l'Allemagne pour éviter une reprise des hostilités entre les deux nations. Parallèlement, il contribua à la constitution de l'Alliance franco-russe qui entre en vigueur en 1892 et milite par ailleurs pour

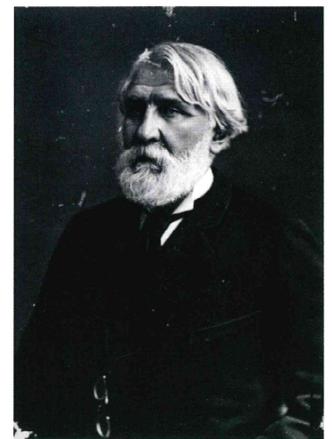
l'abolition des punitions corporelles au sein de l'armée russe. Lié au milieu artistique des Russes de Paris, il fut également le président de l'Association d'entraide et de bienfaisance des artistes russes de Paris. À la mort de Nikolai Orlov, en 1885, un service funèbre fut célébré dans le château, selon le rite orthodoxe, par l'archimandrite Prilejaev, avec les chœurs de l'église, en présence du nouvel ambassadeur russe, le baron Arthur von Mohrenheim. Rendant les honneurs militaires, des troupes françaises (deux compagnies d'infanterie, deux escadrons du 15^e régiment de chasseurs avec étendard et fanfare et deux batteries d'artillerie) participent au cortège du château de Bellefontaine au cimetière de Samois. Le château est alors légué au fils d'Orlov, Wladimir, conseiller personnel de l'empereur Nicolas II, qui se réfugie en France après la Révolution russe et en



« Je séjourne maintenant chez la princesse Troubetzkoy, femme très bonne et très gentille bien qu'un peu excentrique. J'ai une chambre à part dans une aile séparée, et je travaille beaucoup sur mon nouveau roman. »
Ivan Tourguéniev

- 1 Auteur inconnu, *Portrait du prince Orloff*, Gravure d'après photographie imprimée dans Henri Marin, *Histoire de France populaire depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, vol. 7, Paris, Furne, p. 509.
- 2 Charles Colinet (dessin), Claude François Denecourt (texte) *Nouvelle carte topographique de la Forêt de Fontainebleau*, Gravure, 76x57, 1895, Bibliothèque nationale de France, département Cartes et plans, GE C-2092.
- 3 Mutuelle de la Préfecture de la Seine, *Château de Bellefontaine*, Carte postale, 9x14, ca.1960, Collection Génériques.
- 4 M. Seiler, *Chalet exécuté à Bellefontaine près Fontainebleau au Château de M. le Prince Troubetzkoi*, Plan de la façade, 21x28, 1865, AD77, 6Fi459.

reste propriétaire jusqu'à sa mort en 1927. Sous l'Occupation, en vertu de la législation antisémite, le château de Bellefontaine est confisqué par un administrateur allemand à la famille Israël qui en était devenue propriétaire, et le revend en 1942 à la Ville de Paris. À partir de cette date, le château devient un centre de vacances pour les enfants des employés de la Ville de Paris. Dans les années 2000, après plusieurs années de quasi abandon, le château de Bellefontaine fait partie d'un projet d'aménagement en vue de le transformer en centre d'accueil pour personnes fragilisées mais les travaux s'avèrent très importants et la Ville de Paris décide de revendre le château et son domaine.



Nadar, *Portrait d'Ivan Tourguéniev*, Tirage photographique, ca. 1870, 6x10, New York Public Library, B11652251.



Ferrières-en-Brie

4

Le Château de Ferrières et les Rothschild : une famille européenne de banquiers aux XIX^e et XX^e siècles

Les différentes branches de la famille Rothschild, en Allemagne, en Grande-Bretagne et en France, manifestent la réussite d'une entreprise familiale dans les activités bancaires aux XIX^e et XX^e siècles. La construction du château de Ferrières situé à Ferrières-en-Brie et l'embellissement du domaine témoignent de cette réussite, au carrefour de l'histoire des circulations européennes des grandes familles d'industriels et de l'histoire des arts. L'ascension de la famille Rothschild commence au XVIII^e siècle en Allemagne, au service des grandes familles princières. Les cinq fils de Mayer Amschel (1743-1812) s'installent chacun dans des pays différents et constituent autant de branches d'une entreprise à la fois familiale et européenne, en Grande-Bretagne, en Autriche, en Italie, en Allemagne et en France. James Mayer de Rothschild (1792-1868) arrive à Paris vers 1810 et, en 1824, épouse sa nièce, Betty, fille de son frère

Salomon, installé à Vienne. Les réussites de la famille Rothschild en France reposent sur une proximité très grande avec l'aristocratie au pouvoir durant la Monarchie de Juillet (1830-1848) et sur la participation de la banque aux nouveaux secteurs industriels. À sa mort en 1868, James lègue à ses enfants le domaine de Ferrières, acquis en 1829 ainsi que le siège de la banque à Paris, rue Laffitte dans le 9^{ème} arrondissement. Le château de Ferrières, ancienne résidence de Fouché, ministre de la Police de Napoléon I^{er}, est tout d'abord transformé en 1830 dans un style néo-classique. Dans les années 1850, l'édifice ancien est entièrement détruit pour laisser place à un immense palais dont les plans sont confiés à Joseph Paxton, l'un des plus grands architectes de son époque. Créateur du Crystal Palace qui hébergea l'exposition universelle de Londres en 1851, il emprunte au style industriel et emploie de nouveaux matériaux

(fer et verre) qui déplacent les limites de l'architecture au XIX^e siècle. À Ferrières, le palais monumental des Rothschild s'inspire des villas de la Renaissance italienne et se compose d'un quadrilatère de 65 m de côté, de quatre tours d'angle et d'une façade principale ornée d'un large escalier d'honneur qui donne sur un immense parc de 125 hectares et un lac. Inauguré en 1862, en présence de Napoléon III, ce palais compte 28 suites richement décorées formant l'expression la plus achevée d'un style caractéristique dit « goût Rothschild » : plafonds sculptés en stuc, dorures, lambris et parquets en bois précieux, somptueux tissus lourds et extravagants, sculptures et armures, meubles anciens, principalement du XVIII^e siècle français, cet ensemble luxueux se retrouve dans les autres demeures de la famille, à la Villa Ephrussi, à Saint-Jean-Cap-Ferrat, ou à Mentmore Towers, dans la ville du même nom, palais jumeau de

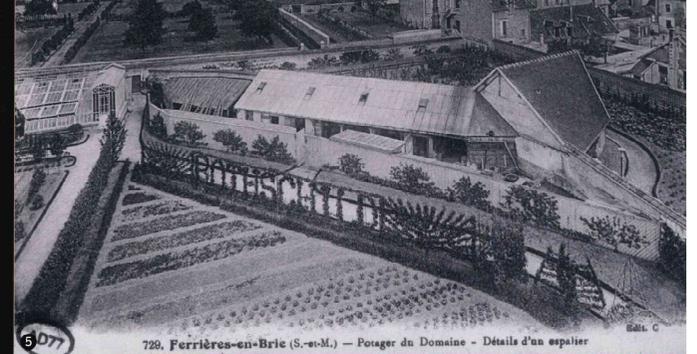
1 Service géographique de l'Armée, *Environs de Paris*, Échelle 1/80.000, 73x86, 1926 [révision en 1901-1902], Geographicus Rare Antique Maps.

2 Martine Jallon, *Château de Ferrières construit de 1855 à 1860, Chancellerie des Universités de Paris, Escalier d'honneur donnant accès aux salons de réception*, Carte Postale, 10x18, 1986, AD77, 2Fi17344.

3 Auteur inconnu, *Baron Alphonse de Rothschild*, Gravure, 24x16, ca. 1900, AD77, 5Fi797.

4 Éditions Aubry, *Ferrières-en-Brie, Le Château, vue sur l'étang*, Carte postale, 9x14, ca. 1930, AD77, 2Fi2136.

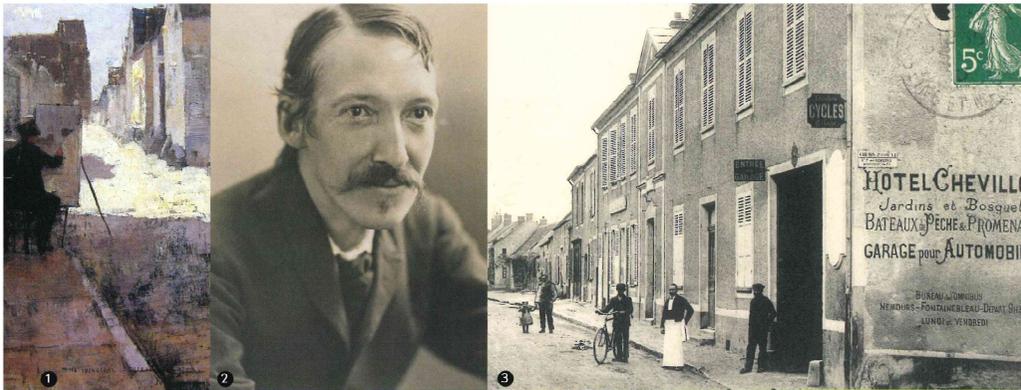
5 Auteur inconnu, *Ferrières-en-Brie, Potager du Domaine. Détails d'un espalier* [le nom Rothschild apparaît dans la haie], Carte postale, 9x14, 1935, AD77, 2Fi11895.



Ferrières construit au Royaume-Uni à la même époque et par le même architecte, Joseph Paxton. Durant le Siège de Paris, en 1870, le Chancelier Otto von Bismarck et Jules Favre, ministre des Affaires Étrangères de la jeune Troisième République, se rencontrent à Ferrières et fixent les termes d'un armistice. Entre 1870 et 1940, la famille Rothschild développe son activité bancaire et s'implique dans les réformes sociales et les œuvres de bienfaisance. À partir de 1874, chaque arrondissement de Paris recevait, par le biais de la Fondation Rothschild, une somme de 100.000 francs destinée aux familles les plus pauvres. Entre 1870 et 1940, la famille Rothschild développe ainsi son activité bancaire et s'implique dans les réformes sociales et les œuvres de bienfaisance. Les premières habitations à bon marché (HBM) qui apparaissent, dans les années 1900, dans les quartiers ouvriers de Paris sont aussi financées par cette fondation. En 1905,

un hôpital et un dispensaire pour les maladies des yeux sont inaugurés rue Manin, dans le 19^{ème} arrondissement. Directement visée par l'antisémitisme et prise pour cible durant l'Affaire Dreyfus (1894-1906), la famille Rothschild joue un rôle important dans le développement du Consistoire central israélite de France, dont plusieurs membres de la famille Rothschild sont présidents de 1873 à 1940. À la suite de ce tournant majeur, l'engagement républicain et l'affirmation de la citoyenneté française des Rothschild, ainsi qu'un soutien en défense de la communauté juive, se manifestent par de multiples actions en faveur de l'État. Pendant la guerre de 1914-1918, une partie de la Fondation est mise à la disposition du Service de Santé militaire. Durant l'entre-deux-guerres, la Fondation se développe et s'adapte notamment au régime des Assurances Sociales, en continuant d'assurer la gratuité des soins aux personnes à faibles

revenus dans les hôpitaux soutenus par la banque familiale. Lors de la Seconde Guerre mondiale, tous les membres de la famille doivent fuir la France, l'ensemble de leurs biens sont confisqués par le régime de Vichy et l'occupant nazi ; leur collection d'art est pillée. En 1945, après la Libération, la famille Rothschild a prêté une grande partie du château de Ferrières à l'Œuvre de secours aux enfants (OSE), pour recevoir des enfants orphelins ou abandonnés, venus du château de Masgellier et d'autres du camp de Buchenwald. Remis en état après la Seconde Guerre mondiale par le baron Edmond de Rothschild, Ferrières est légué en 1977 à la Chancellerie de l'Université de Paris. Après le classement en 2002 au titre des Monuments historiques d'une grande partie du domaine, le château de Ferrières accueille depuis 2015, l'École de l'Excellence à la française qui forme aux métiers de l'hôtellerie, de la gastronomie et du luxe.



Grez-sur-Loing

5

Les artistes étrangers à l'Hôtel Chevillon au XIX^e siècle

L'hôtel Chevillon, situé sur la commune de Grez-sur-Loing au sud de Fontainebleau, accueillie, entre 1860 et 1914, des centaines d'artistes venus du monde entier. Étudiants dans les ateliers parisiens, ils quittent ponctuellement la capitale pour s'exercer sur le motif des paysages bucoliques des bords du Loing. En 1860, Paul et Virginie Chevillon, qui donnent leur nom à l'hôtel, s'installent tout près du pont dans une ancienne auberge qu'ils transforment en résidence. À la même date, une gare est créée à Bourron-Marlotte – Grez et permet de rejoindre Paris, par la ligne de Fontainebleau, en deux heures. Situé de l'autre côté de la forêt, Grez-sur-Loing forme un point d'attraction comparable à Barbizon, proche de la capitale, grâce au train, et situé au milieu de la nature. Plusieurs communautés se succèdent à Grez-sur-Loing et l'hôtel Chevillon devient le point de rencontre de colonies d'artistes qui

forment autant de cercles de partage et d'échange. Le peintre Camille Corot (1796-1875), fondateur de l'École de Barbizon, et l'un des premiers découvreurs des bords du Loing, fait connaître la beauté de ce paysage. Les frères Jules (1830-1870) et Edmond (1822-1896) Goncourt, écrivains et critiques littéraires, résident fréquemment à l'hôtel Chevillon dès le début des années 1860 et participent aussi à la reconnaissance des lieux. Le peintre italien Giuseppe Palizzi (1812-1888) fréquente aussi l'hôtel à la même période et décide même de s'y installer à demeure : un atelier est installé sur un terrain attenant et contribue à attirer de nombreux peintres qui y résident lors de séjours plus ou moins longs. Deux auberges distinctes se partagent les visiteurs et la vie s'anime chaque soir à la belle saison : à l'Hôtel Beauséjour, dit Pension Laurent, l'ambiance bourgeoise convient plutôt aux couples et, à l'hôtel Chevillon, la vie de

bohème attire les jeunes artistes en quête d'inspiration, des plaisirs de la campagne et de la table. Sur les bords du Loing, le courant impressionniste se consolide en style et mode de vie : des tableaux de petit format, des traits de pinceau marqués, des points de vue inédits, un usage original de la lumière et des couleurs, une société d'artistes bohèmes vivant en marge des conventions sociales. Will Hicock Low (1853-1933), dessinateur et écrivain américain, a raconté comment Grez-sur-Loing est devenu un des points de rassemblement des artistes britanniques et américains : formés notamment à l'atelier parisien dirigé par Carolus-Duran (1837-1917), peintre classique français, nombre d'entre-eux séjournent à l'Hôtel Chevillon, dont John Lavery (1856-1941), connu pour ses multiples peintures de Grez-sur-Loing. Le peintre irlandais Frank O'Meara (1853-1888), auteur de paysages classiques du

« Nous voici dans une auberge de paysans, en pension à 3, 50 francs par jour, habitant des chambres blanchies à la chaux, buvant du vin du cru, mangeant beaucoup d'omelettes. Mais il y a un verger, d'aimables figures de cabaretiers, une rivière à deux pas, où dans l'eau claire, l'on voit des poissons, un bateau, des lignes, une ruine à côté. »

Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*

1 John Lavery, *The Principal Street at Grez*,

Huile sur toile, 32x23, 1884, Collection privée.

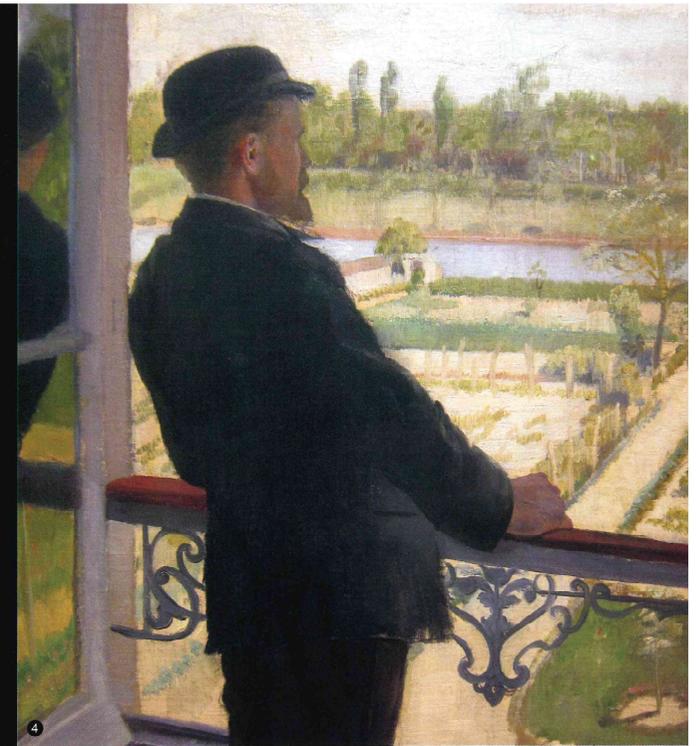
2 Henry Walter Barnett, *Portrait de Robert Louis Stevenson*,

Tirage photographique, 22x17, 1893. State Library of New South Wales, P1/1665.

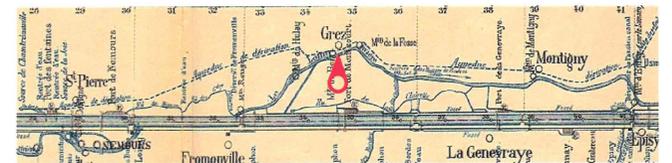
3 A. Poignard, *Grez-sur-Loing. Rue principale* [Façade de l'Hôtel Chevillon], Carte postale, 9x14 ca. 1890, Collection Génériques.

4 Christian Krohg, *Portrait du peintre suédois Karl Nordström* [à la fenêtre d'une chambre de l'Hôtel Chevillon à Grez-sur-Loing],

Huile sur toile, 46x61, 1882, Galerie nationale de Norvège, Oslo.



courant impressionniste, réside plus de dix ans à Grez-sur-Loing et devient une figure emblématique de cette communauté d'artistes anglo-saxons. Des peintres venus des pays scandinaves forment aussi une colonie nordique remarquable composée de peintres suédois comme Oscar Törnå (1842-1894) et Carl Larsson (1853-1919) ou d'écrivains comme August Strindberg (1849-1912). À partir des années 1890, des peintres japonais rejoignent aussi les rives du Loing comme Kuroda Seiki (1866-1924) et Asai Chû (1856-1907) qui jouent un rôle majeur dans la circulation de la peinture occidentale vers l'Asie. À l'été 1876, l'arrivée de l'écrivain Robert Louis Stevenson (1853-1894) fait sensation. Écrivain écossais et grand voyageur, Robert Louis Stevenson est l'auteur du célèbre roman *L'Île au trésor* (1881), et d'une nouvelle connue mondialement, *L'Étrange cas du Dr. Jekyll et de Mr. Hyde* (1886). Après des



Carte du canal de Loing, Profil en long et plan linéaire. 1899, Voies navigables de France.

études d'ingénieur et de droit, il décide de se consacrer à l'écriture et voyage à travers la Belgique et la France. C'est à l'occasion d'un séjour à Barbizon qu'il rencontre, en août 1876, sa future épouse, née Fanny Van de Grift, artiste-peintre américaine qui séjournait à Grez-sur-Loing. Une vie communautaire animée prend place dans l'Hôtel Chevillon tel que le raconte Isobel Osbourne, la fille de Fanny Stevenson : « (...) *Les meilleurs de nos moments à Grez étaient les conversations, soit dans la grande salle à manger aux murs nus ou dehors sous la tonnelle près de la rivière, la nappe blanche mouche-tée d'ombres de feuilles de vigne et l'air lourd du parfum des roses...* » Mis en vente par la famille Chevillon

en 1917, l'hôtel change de nom plusieurs fois et cesse son activité dans les années 1950. Grâce à l'initiative d'une association suédoise, la résidence est restaurée et ouvre de nouveau en 1994. Le nouvel intérêt suscité par le passé historique de ce lieu contribue à la naissance de la *Fondation Grez-sur-Loing* qui loue des appartements et des ateliers, par le biais de fondations, institutions ou académies, à des artistes en résidence.



Lizy-sur-Ourcq

6

La famille Bouglione et le cimetière des circassiens depuis le XIX^e siècle

Située au confluent de l'Ourcq et de la Marne, la commune de Lizy-sur-Ourcq abrite un cimetière remarquable, devenu un lieu central des sépultures de grandes familles des métiers du cirque appartenant aux sociétés tsiganes françaises.

Depuis le Moyen Âge, cette ville constitue un carrefour de plusieurs routes commerciales, fluviales et terrestres : cette position explique probablement pourquoi elle regroupe les sépultures de dynasties familiales qui circulent, pour certaines depuis le XIX^e siècle, entre l'Italie, l'Allemagne, la Belgique, la France et parfois bien au-delà. Créé en 1843, le cimetière municipal est installé sur un terrain donné par une famille notable de la commune.

En février 1897, un groupe de roulettes qui conduit une ménagerie s'arrête en contre-bas du cimetière. Ce cirque ambulant dirigé par la famille Baglioni suspend son itinérance : peu avant de mourir, Marie-Louise Bouglione exprima

sa volonté d'être enterrée dans le cimetière attenant. Quelques années plus tard, en 1904, Firmin Falck, membre d'une autre famille de circassiens, décède à Lizy-sur-Ourcq et se trouve aussi enterré dans le cimetière de la commune. Dans les années suivantes, d'autres familles de forains, parfois apparentées à la famille Bouglione, décident d'installer des nécropoles et monuments funéraires : Van Been, Capello, Zavatta, Presto, Krat, Muller, Schweig. Jusque dans les années 1960, de nombreuses familles se rendaient en pèlerinage à Lizy-sur-Ourcq en particulier pour les fêtes de la Toussaint et, chaque année, de grandes réunions familiales ont lieu dans la commune. Le développement de cette composante tsigane du cimetière de Lizy-sur-Ourcq tient pour une grande part dans le choix de la famille Bouglione d'y établir les tombes de l'essentiel de ses membres. Cette famille, appelée initialement Baglioni ou Boglioni et dont l'or-

thographe du nom a changé selon les branches ou les époques en Bouglione, Bouglioni, Bouglionni, Boglioni ou Bouillon, appartient à la communauté des Sinti dits piémontais, venus du Piémont en Italie, qui transite couramment entre la France et l'Italie à partir des années 1820.

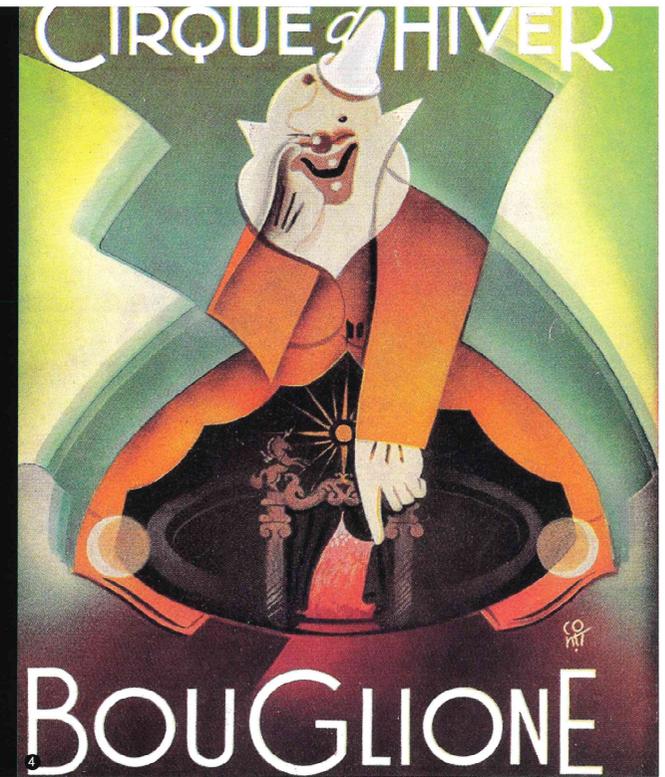
Jean-Baptiste Bouglione est le premier descendant de la famille né en France, à Véron dans l'Yonne, en 1833. Issus de la tradition ancienne des montreurs d'animaux, les Bouglione forment une véritable dynastie d'artistes forains qui se spécialisent, au XX^e siècle, dans les ménageries itinérantes et les spectacles de cirque. En 1924, les quatre frères Bouglione fondent le *Cirque Buffalo Bill* qui circule à travers l'Europe. Ils possèdent aussi une ménagerie installée notamment à la Foire aux pains d'épices, devenue la Foire du Trône, dans le Bois de Vincennes près de Paris. Le succès de ces entreprises leur permet de racheter, en 1934, le

1 Studio Endrey, *Les 4 frères Bouglione* [Joseph, Alexandre, Firmin, Sampion], Photomontage, ca. 1950, 13x9, Collection Génériques.

2 M. Dajol, Ch. Méalin, *Carte routière de Seine-et-Marne*, Carte dessinée, 33x38, 1867, Bibliothèque nationale de France, GE D-27039.

3 Y. Hodbert, *Caveau de la famille Bouglione au cimetière de Lizy-sur-Ourcq*, Carte postale, 13x9, ca. 1950, Collection Génériques.

4 Conti, *Le Cirque d'hiver Bouglione, Saison 1957-1958*, Affiche, 21x13, 1957, Collection Génériques.



Cirque d'Hiver à Paris qui appartient encore à cette famille de nos jours. Alexandre, Joseph, Firmin et Nicolas sont tous les quatre enterrés à Lizy-sur-Ourcq dans une chapelle patriarcale, érigée en 1945, qui est de loin la plus imposante du cimetière.

Délimitée par quatre colonnes, ornée de plusieurs B majuscules, une chapelle d'environ 8 mètres de haut construite en granit noir bleuté est gardée par deux lions en bronze. Au sol, un chemin fait de mosaïques multicolores mène à une porte en fer forgé qui ouvre sur l'intérieur richement décoré d'une mosaïque religieuse.



G. Soury, *Premier acte de courage du jeune dompteur Bouglione, à l'âge de 16 ans, il sauve son père d'une mort certaine*,

Dessin sur carte postale, 9x13, ca. 1930, Collection Génériques.



Vaudoy-en-Brie

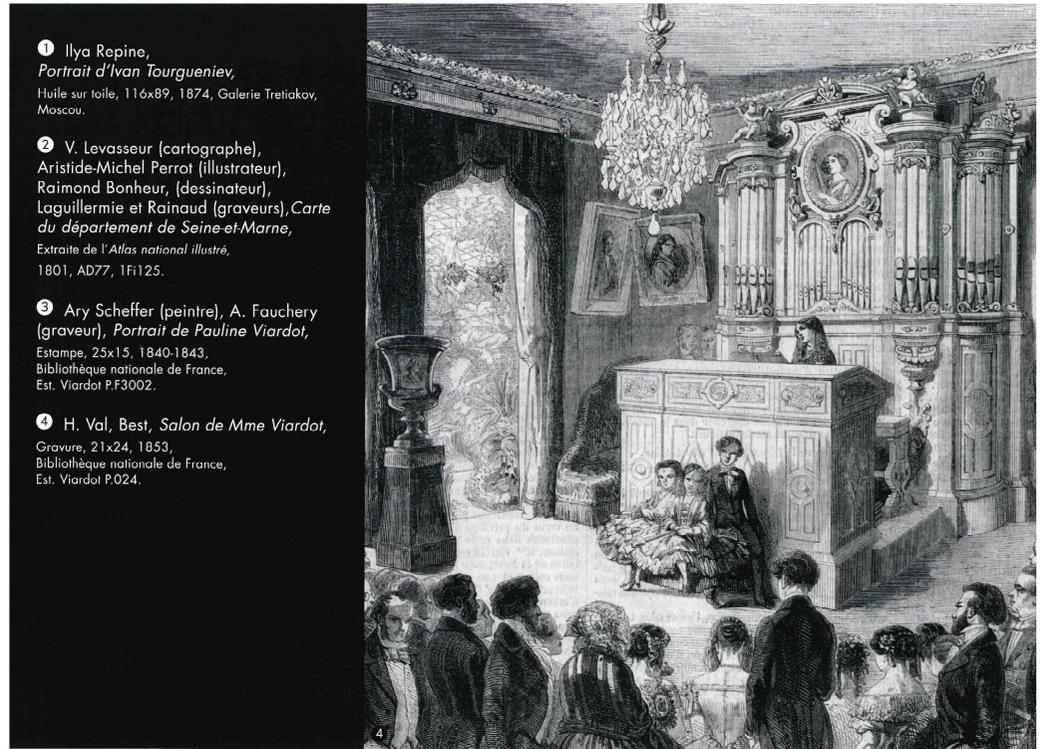
7

Le Château de Courtavenel : lieu de séjour d'artistes étrangers au XIX^e siècle

Situé à Vaudoy-en-Brie, le domaine de Courtavenel est mentionné dès le XIII^e siècle et constitue alors l'un des fiefs du territoire de Vaudoy. Dans les années 1820, le château est décrit en ces termes dans le *Dictionnaire topographique du département de Seine-et-Marne* (1821) : *Le château de Courtavenel appartenant à M. Quatre-Solz-de-Marolles, est situé sur une petite éminence, avec une ferme attenante : on voit hors du parc une belle fontaine d'eau vive qui sert de lavoir ; toutes les avenues qui aboutissent au château sont plantées d'arbres à cidres.* En 1844, la famille Viardot, proche des milieux artistiques parisiens fait l'acquisition du château et de la ferme attenante. Le site de Courtavenel se compose d'un vaste domaine agricole et d'un édifice principal, un château de style Renaissance édifié au XVII^e siècle, orné de tourelles et entouré de plusieurs dépendances. Née en 1821, Pauline Viardot est la

filie de Manuel Garcia, ténor espagnol et l'un des créateurs du *Barbier de Séville*, et la sœur cadette de la célèbre cantatrice Maria Malibran. Pauline entame une carrière de chanteuse d'opéra dès l'âge de seize ans et se marie, en 1840, avec Louis Viardot, critique et directeur du Théâtre des Italiens à Paris. Le château de Courtavenel devient alors un lieu de rendez-vous de la vie musicale et littéraire parisienne et accueille de nombreux écrivains et musiciens, français et étrangers, comme l'écrivain George Sand ou les compositeurs Charles Gounod et Hector Berlioz. La famille Viardot se lie en particulier avec l'écrivain russe Ivan Tourgueniev qui devient un ami intime de Pauline Viardot. Romancier et dramaturge russe, Ivan Sergueïevitch Tourgueniev (1818-1883) est issu d'une grande famille de la noblesse. Sensible aux injustices subies par la paysannerie russe et attiré par les nouvelles idées libérales, il

entreprenant plusieurs voyages de jeunesse à Berlin, Londres puis Paris. De retour à Saint-Petersbourg, il devient fonctionnaire en 1843 et commence à s'intéresser au théâtre italien : c'est lors d'une de ses tournées en Russie, qu'il rencontre Pauline Viardot avec laquelle il restera lié jusqu'à sa mort. En 1845, il démissionne de son poste, s'installe en France de 1847 à 1850 et publie de nombreux essais et romans. C'est à cette occasion qu'il réside à Courtavenel où il rencontre Charles Gounod et George Sand. Forcé de revenir en Russie pendant la Guerre de Crimée (1853-1856), il confie sa fille, issue d'une première union, à Pauline Viardot qui l'élève comme son enfant. Opposé au servage en Russie, il publie plusieurs œuvres menacées par la censure. De retour en France, en 1857, il rencontre de nombreux écrivains à Paris comme Jules Verne, Emile Zola et Gustave Flaubert, et continue à fréquenter le salon des Viardot.



- 1 Ilya Repine, *Portrait d'Ivan Tourgueniev*, Huile sur toile, 116x89, 1874, Galerie Tretiakov, Moscou.
- 2 V. Levasseur (cartographe), Aristide-Michel Perrot (illustrateur), Raimond Bonheur, (dessinateur), Laguillermie et Rainaud (graveurs), *Carte du département de Seine-et-Marne*, Extrait de l'Atlas national illustré, 1801, AD77, 1Fi125.
- 3 Ary Scheffer (peintre), A. Fauchery (graveur), *Portrait de Pauline Viardot*, Estampe, 25x15, 1840-1843. Bibliothèque nationale de France, Est. Viardot P.F3002.
- 4 H. Val, Best, *Salon de Mme Viardot*, Gravure, 21x24, 1853, Bibliothèque nationale de France, Est. Viardot P.024.

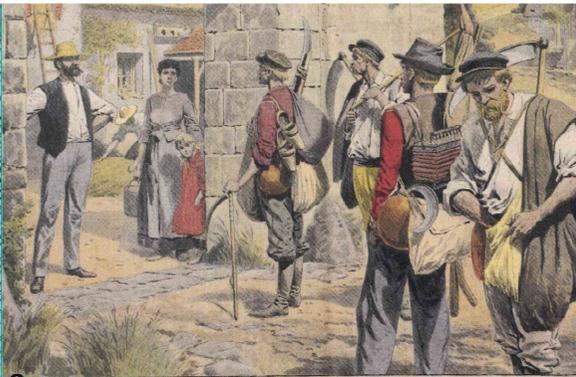
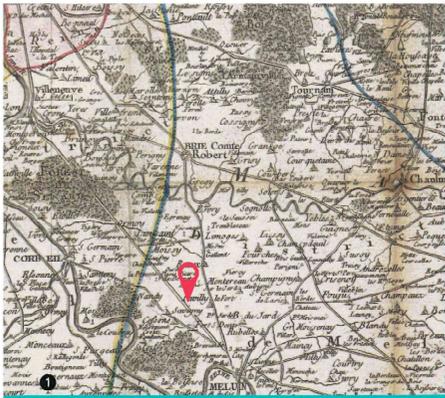
À la fin des années 1870, Ivan Tourgueniev fait construire une résidence secondaire, un chalet russe ou *datcha*, à Bougival (Yvelines) près d'une autre propriété des Viardot. Il est enterré en 1883 à Saint-Petersbourg au cimetière Volkovo. En 1983, sous l'impulsion de l'association des *Amis d'Ivan Tourgueniev*, *Pauline Viardot et Maria Malibran* (A.T.V.M.), créée en 1977, sa résidence de campagne, *datcha* en russe, devient le musée Ivan Tourgueniev. Le château de Courtavenel est abandonné par la famille Viardot et détruit autour de 1884. Il ne reste aujourd'hui du château que les douves, une cave et la ferme voisine.



Plan de la commune de Vaudoy-en-Brie, Cadastre général parcellaire napoléonien, ca. 1824-1850, AD77, 4P37/6150.



Auteur inconnu, *À vendre. Le domaine patrimonial de Courtavenel, Canton de Rosoy (Seine-et-Marne)*, En-tête d'une description notariée du domaine, ca. 1840 reproduit in Louis Hérilte de la Tour, *Une famille de grands musiciens. Mémoires de Louise Hérilte-Viardot. Notes et souvenirs anecdotiques sur Garcia, Pauline Viardot, La Malibran, Louise Hérilte-Viardot et leur entourage*, Paris, Stock, 1923.



2 Les « piqueleurs » belges qui viennent louer leurs services en France pour la moisson

Seine-et-Marne

8

Les travailleurs agricoles et saisonniers belges autour de 1900

Au début du XIX^e siècle, de grandes fermes sont constituées en Seine-et-Marne et peuvent s'étendre sur des superficies de plus de 300 hectares. La culture de la betterave destinée à la production du sucre ou du fourrage domine notamment l'agriculture dans cette partie de la région parisienne. Lors des récoltes et pour le traitement des denrées, ces grandes fermes nécessitent une main d'œuvre importante et peu coûteuse recrutée majoritairement parmi les populations immigrées. La ferme du Coulevrain située à Savigny-le-Temple témoigne par exemple de l'essor des grandes fermes réparties autour de la forêt de Sénart et du recours à de nombreux saisonniers étrangers, en particulier belges. À la fin du XIX^e siècle, la modernisation des équipements aboutit à la constitution d'une entreprise agricole située au centre d'un domaine de près de 400 hectares : autour des anciens hangars céréa-

liers, de la laiterie-fromagerie et des écuries, la ferme est agrandie et diversifiée ses activités autour d'une nouvelle bergerie, d'une bouverie (étable à bœufs) et d'une distillerie construite en 1889. La culture intensive de la betterave à sucre conditionne ainsi le fonctionnement de vastes entreprises agricoles qui recourent à de nombreux saisonniers. Issus majoritairement de la Flandre, le long de la frontière, les travailleurs agricoles belges souffraient du surpeuplement rural en Belgique et venaient rechercher du travail en France et dans les exploitations qui bénéficient de l'essor économique de la région parisienne à la fin du XIX^e siècle. Les ouvriers agricoles étaient organisés en « équipes » guidées par le « ploegbaes », le chef d'équipe, qui connaissait les démarches à suivre et les patrons français chez qui il retournait travailler après avoir formé son équipe en conséquence. Employés surtout dans

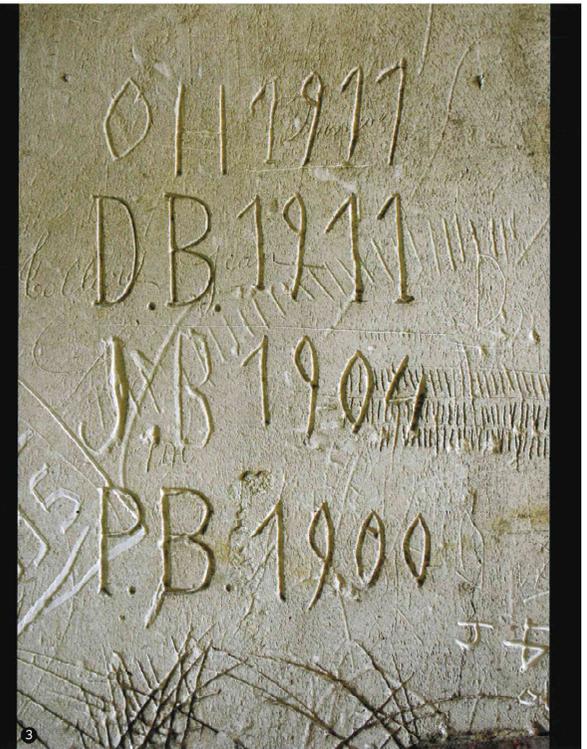
les travaux les plus pénibles, la majorité d'entre eux sont briqueteurs, bineurs ou arracheurs de betteraves ou de lin, ouvriers de sucrerie ou de distillerie. Chaque campagne dure quarante jours en moyenne mais certains saisonniers peuvent être employés plusieurs mois. La plupart vivent sur les provisions amenées de Belgique et ramènent chez eux l'intégralité des salaires gagnés. Avant 1914, on évalue à près de 40.000 le nombre d'émigrants temporaires dans les Flandres belges qui traversent la frontière, parfois plusieurs fois dans l'année. Ces flux sont si importants que le gouvernement belge juge judicieux d'ouvrir un consulat à la Ferté-sous-Jouarre, près de Meaux. L'accueil de ces travailleurs n'est pas toujours exemplaire : les syndicats constitués dénoncent les méthodes discriminatoires utilisées par les services administratifs. Ils sont accusés de concurrencer les saisonniers français, notamment

1 Louis Joseph Mondhare, Pierre Jean, *Carte des environs de Paris divisés en départements et districts suivant les décrets de l'Assemblée Nationale*, Carte dessinée, 52x75, ca. 1790, Université de Berne, 001029671.

2 Auteur inconnu, « Les « piqueleurs » belges qui viennent louer leurs services en France pour la moisson », Gravure, 18x23, parue dans *Le Petit Journal Supplément illustré*, n° 919, 28 juin 1908, Bibliothèque nationale de France.

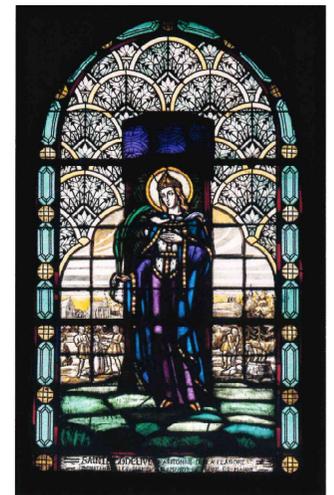
3 Auteurs inconnus (probablement des travailleurs agricoles saisonniers), *Initiales du nom suivies d'une date gravées sur l'un des murs de la ferme du Coulevrain*, ca. 1900-1914, Relevé photographique, Collection de l'Écomusée-ferme du Coulevrain.

4 Service photographique des AD77, *Vitrail de l'église de Basseville réalisé par l'Atelier Mauméjean en 1927-1928*, représentant Sainte Godelive, patronne de la Flandre, Donation des fermiers flamands de Seine-et-Marne, Photographie numérique, 2012, AD77.

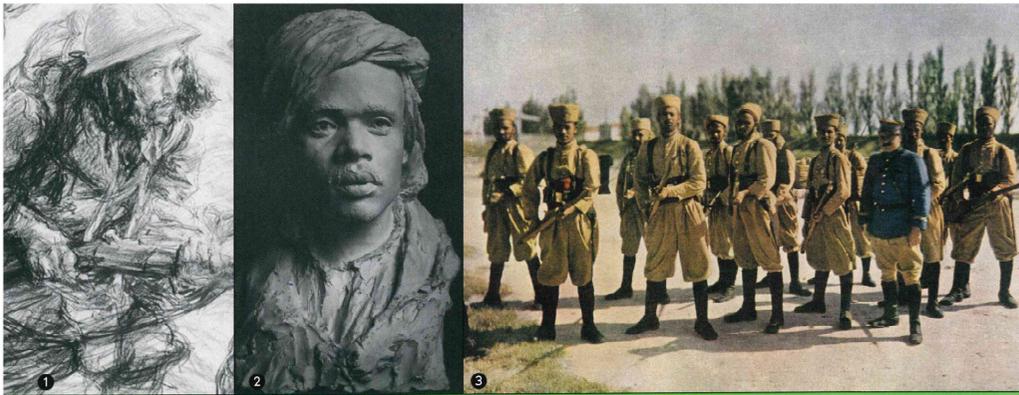


bretons. Appelés « Piqueleurs », en référence à la courte faux qu'ils transportent pour faucher et abattre le blé, ou « Aoûteux », parce qu'ils viennent lors des mois d'été, ils sont parfois payés à la pièce et mis à dormir dans des granges. Des articles de presse dénoncent leurs mœurs jugées grossières : *Debout avant l'aube, leurs lames affûtées, ils travaillent jusqu'au brun soir. Les pieds chaussés d'épais sabots, pour éviter d'être blessés par les ricochets de leur faux, ils vont, les reins courbés, sous les feux du soleil d'août. Les uns sont nus jusqu'à la ceinture ; d'autres, pour se donner une sensation de fraîcheur, glissent un crapaud dans leur poitrine, entre la chemise et la peau.* Au début de la Première Guerre mondiale, l'exode de civils belges qui fuient l'avancée allemande conduit de nombreux réfugiés vers la Seine-et-Marne. Les réseaux préexistants de saisonniers dans la région favorisent l'installation de

communautés qui comptent parfois plusieurs dizaines de personnes dans certains villages, tous engagés dans les travaux agricoles durant la guerre. Des liens historiques relient ainsi la Belgique aux territoires ruraux de la Seine-et-Marne et ces migrations ont fortement contribué à l'essor des activités agricoles dans le département, surtout avant la Première Guerre mondiale et jusqu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, avant la mécanisation de l'agriculture qui a mis fin à ces migrations saisonnières.



Service photographique des AD77, *Vitrail de l'église de Basseville réalisé par l'Atelier Mauméjean en 1927-1928*, représentant Sainte Godelive, patronne de la Flandre, Donation des fermiers flamands de Seine-et-Marne, Photographie numérique, 2012, AD77.



Chauconin-Neufmontiers

9

La brigade marocaine dans la bataille de la Marne (1914)

Au début de la Première Guerre mondiale, durant la bataille de la Marne de septembre 1914, le village de Chauconin-Neufmontiers constitué à l'époque de deux petits villages distincts, est le théâtre de violents combats. Parmi les combattants de l'armée française, des soldats coloniaux et plus particulièrement une brigade marocaine prennent une part active aux combats. Initialement, des troupes auxiliaires marocaines sont créées en juin 1912 par le général Moïnier, alors commandant des troupes françaises au Maroc, et sont employées prioritairement à la pacification du Maroc, comme le raconte le Maréchal Juin dans un ouvrage qu'il a consacré à l'histoire de cette brigade. En 1914, la brigade marocaine se compose de deux Régiments de Chasseurs Indigènes à pied, réunissant 5 bataillons tous dirigés par des officiers français et surnommés *Brigades de chasseurs indigènes*. Durant le conflit, des contingents

issus du département d'Algérie et des protectorats du Maroc et de Tunisie, fournissent près de 260.000 combattants mobilisés dont près de 176.000 pour l'Algérie, 34.000 pour le Maroc et 50.000 pour la Tunisie. Ces contingents sont mobilisés sur tous les fronts, en France et en Orient, et subissent des pertes comparables à l'ensemble des corps d'armée, entre 17 et 20% de soldats tués au combat : près de 50.000 soldats issus du Maghreb sont tombés sur le champ de bataille. À ces combattants, s'ajoutent les tirailleurs d'Afrique noire dits « sénégalais » et les tirailleurs indochinois et malgaches. En août 1914, trois divisions d'infanterie, la 3^{ème} brigade du Maroc et la brigade des chasseurs indigènes sont envoyées sur le front. Les six premiers jours de la guerre sont extrêmement meurtriers en raison de l'inexpérience des combattants et des erreurs d'encadrement. En septembre 1914, la 19^{ème} compa-

gnie du 276^{ème} régiment de réserve d'infanterie, à laquelle appartient l'écrivain Charles Péguy, est envoyée aux environs de Paris, non loin des villages de Chauconin et Neufmontiers. Parmi ces combattants, la brigade marocaine d'environ 4.300 hommes participe à la bataille de l'Ourcq durant la première phase des combats, aux limites de la Marne. Les pertes témoignent de la violence des combats qui ont lieu entre le 5 et le 12 septembre : seuls 800 soldats sortent indemnes des combats ; 3.500 sont tués ou blessés. À la fin de la guerre, les Régiments sont cités à l'ordre de l'Armée: *Disciplinés au feu comme à la manœuvre, ardents dans l'attaque, tenaces dans la défense de leurs positions jusqu'au sacrifice, supportant au-delà de toute prévision les rigueurs du climat du Nord, ils donnent la preuve de leur valeur guerrière. De telles qualités les placent définitivement sur le même rang que nos meilleures troupes d'Afrique et les*

1 Paul Renouard, *Attaque du 1^{er} régiment de tirailleurs marocains, le 28 juin 1918, à 5 h 5 m, Les troupes coloniales marocaines dans la seconde bataille de la Marne*,

Dessin paru dans *L'Album de la Grande guerre*, Paris, Éditions de l'Illustration, 1922.

2 Emile Just Bachelet, *Tirailleur marocain*,

Buste en terre cuite d'un soldat marocain blessé, 1916, Collection particulière.

3 « Les tirailleurs marocains », in Jules Gervais-Courtellemont, *Les Champs de bataille de la Marne, récit technique et documenté*.

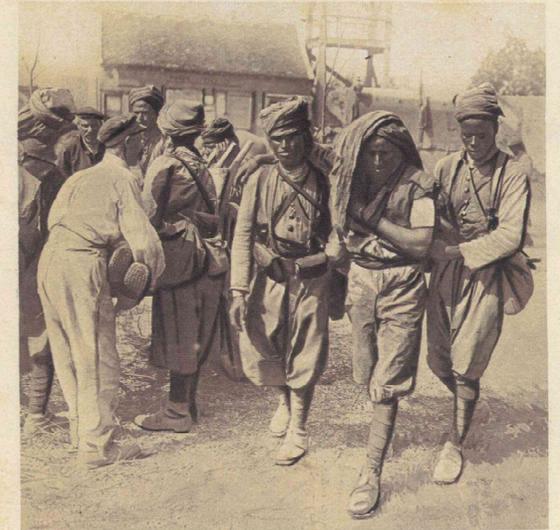
Photographies directes en couleurs, Paris, L'Édition française illustrée, s.d., p. 9, AD77, Az2764.

4 « Tirailleurs marocains blessés sur les bords de la Marne », *Le Miroir*, n° 43, 20 Septembre 1914, Collection Génériques.

LE MIROIR

PUBLICATION HEBDOMADAIRE, 11, Rue d'Anglemont, PARIS

LE MIROIR paie n'importe quel prix les documents photographiques relatifs à la guerre, présentant un intérêt particulier.



TIRAILLEURS MAROCAINS BLESSÉS SUR LES BORDS DE LA MARNE

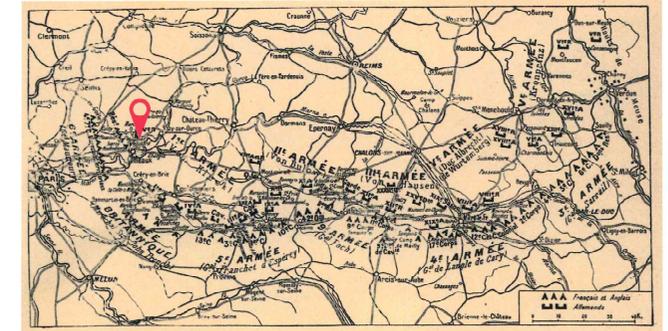
4 Comme les Algériens et les Sénégalais, nos braves tirailleurs marocains, dont les charges à la baïonnette sèment la panique chez l'ennemi, combattent en héros dignes de l'antiquité.

rendent dignes de combattre, aux côtés des troupes françaises». Lors de la réoccupation du village de Neufmontiers, le 6 septembre au matin, les Marocains encerclent des Allemands qui sont faits prisonniers. Au terme de la bataille de la Marne, la brigade ne compte alors que 700 rescapés environ, qui sont ensuite versés dans un nouveau régiment. Lors de la seconde bataille de la Marne, du 15 au 20 juillet 1918, des combattants marocains sont également engagés dans les combats qui ont lieu au Nord de Château-Thierry. De nombreux documents iconographiques témoignent de cet engagement et on peut y voir les soldats dans leur tenue traditionnelle : sédria (veste arabe), gilet, ceinture de flanelle, saroual (pantalon sans jambes), chéchia (bonnet) rouge à cordon, surmonté éventuellement d'un chèche blanc (foulard porté en turban). Un monument, appelé « Grande Tombe de Villeroy », a été érigé en 1932 près de l'endroit où Péguy fut tué, sur la commune de

Chauconin-Neufmontiers, mais ne fait pas référence à l'engagement des Marocains. L'engagement dans le conflit des troupes venues du Maghreb ne s'est inscrit que très progressivement dans la mémoire collective nationale. En 2011, en souvenir de cette brigade marocaine, une plaque est posée et un chemin de randonnée de 7 kilomètres a été inauguré par le maire de la commune et le Consul général du Maroc à Orléans.

Situation des armées, le 5 septembre 1914, au moment où va s'engager la bataille,

Carte, 9x17, in Gustave Babin, *La Marne (6-12 septembre 1914)*. Esquisse d'un tableau d'ensemble, Paris, Plon, 1915, pl. 2.





Chanteloup-en-Brie

10

“Le Louvard” : l’atelier de Kees Van Dongen dans les années 1920

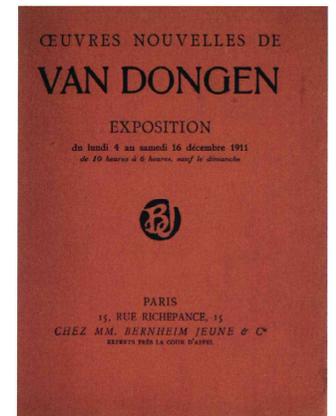
Kees Van Dongen (1877-1968), né Cornelis Théodorus Marie van Dongen, est un peintre néerlandais lié aux peintres « fauves » et au mouvement expressionniste allemand *Die Brücke*. En 1892, à l’âge de 16 ans, il débute des études de peinture à l’Académie royale des Beaux-Arts de Rotterdam. Il fréquente les bas-fonds de la ville et visite le Quartier Rouge portuaire, la *Zandstraat* (rue des sables) qui inspire ses premières œuvres. Il développe une technique personnelle qui utilise des traits agiles et rapides, au crayon ou à l’encre de Chine, parfois rehaussé à l’aquarelle. Proche des milieux anarchistes, il illustre l’ouvrage de Pierre Kropotkine, *L’Anarchie* (1896), et entame une longue carrière d’illustrateur pour des journaux et des éditeurs de livres d’art. Il est embauché par le quotidien *Rotterdamsche Nieuwsblad* qui l’emploie comme dessinateur-reporter. En 1897, il réside plusieurs mois à

Paris. Pour survivre, il multiplie les petits métiers : un jour lutteur de foire, un autre vendeur de journaux, parfois portraitiste ambulancier. En septembre 1898, il retourne aux Pays-Bas, appelé par son journal de Rotterdam pour couvrir les fêtes du couronnement de la reine Wilhelmine. Au tout début de 1899, il rejoint Paris à nouveau et s’établit en France durablement ; ses conditions de vie difficiles le contraignent à suspendre son travail de peintre, comme il l’écrit dans une lettre en 1901 : *Peindre, c’est servir le luxe et cela à une époque où la misère est partout. J’ai toujours peint avec l’idée qu’il vaut mieux travailler (...) pour le peuple tout entier et non pour quelques bandits (...). C’est aussi pour ça que je dessine pour des journaux et que j’ai abandonné la peinture.* À partir de 1904, il expose dans les salons et les galeries, comme celles d’Ambroise Vollard ou des frères Bernheim-Jeune, grands

marchands d’œuvres d’art, aux côtés de Picasso, Matisse, Seurat, Cézanne et Vlaminck. Il se rattache alors au style nouveau, le *fauvisme*, qui exprime les sensations et les émotions face au monde en exaltant les formes et les couleurs. À la même époque, il publie de nombreux dessins et caricatures pour des journaux illustrés comme *Le Journal*, *La Caricature* et *Les Temps Nouveaux* et des revues satiriques et anarchistes comme *L’Assiette au beurre*. Entre 1910 et 1914, il visite le Maroc, l’Espagne et l’Italie et montre un intérêt particulier pour les couleurs vives des drapés, le mouvement des visages et la danse. Après la Première Guerre mondiale, son atelier de Montparnasse, installé rue Denfert-Rochereau, devient un haut lieu de rendez-vous et de fêtes où convergent tous les acteurs de la folle époque artistique parisienne des années 1920. L’œuvre de Van Dongen est alors empreinte de la vie quotidienne

des faubourgs parisiens : il représente les bals, cirques, fêtes foraines, divertissements populaires et le monde de la prostitution. Reconnu par la critique et le public, il devient riche et célèbre grâce au marchand d’art Daniel-Henry Kahnweiler (1884-1979) qui finance son travail. En 1921, il fait l’acquisition d’une résidence secondaire, à Chanteloup-en-Brie, en Seine-et-Marne : cette demeure, située en bordure du bois de Chigny et surnommée « le Louvard » (jeune loup), date du XVIII^e siècle et lui procure un cadre isolé, un refuge propice à la création. Portant son carnet de croquis, Van Dongen, arpente la campagne environnante et de nombreuses peintures traduisent l’influence des motifs de la nature et des forêts qui entourent sa nouvelle demeure. En 1929, il obtient la nationalité française. En 1932, il se sépare de sa résidence de Chanteloup-en-Brie et l’offre à son amie et modèle, la styliste Léa Jacob,

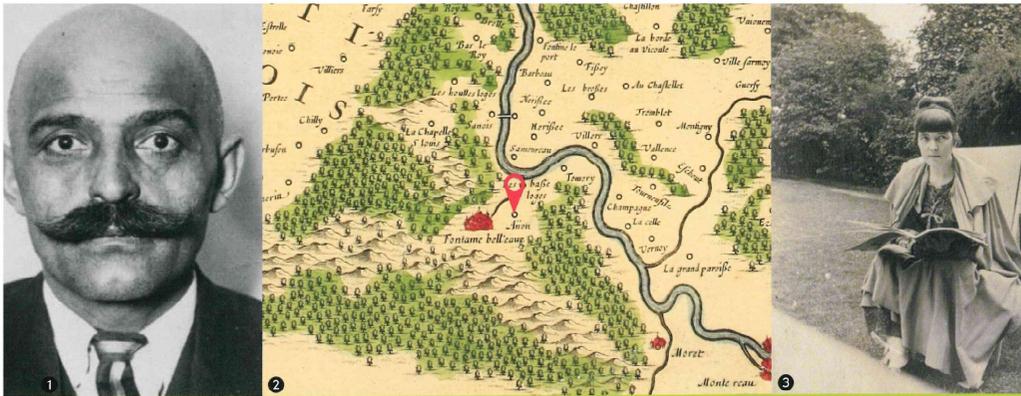
dite Jasmy. Le début des années 1930 marque un tournant dans sa carrière : la crise économique de 1929 diminue sa clientèle et Van Dongen se replie sur lui-même. Durant l’Occupation, il se rend en Allemagne, avec plusieurs écrivains français, lors d’un voyage organisé par Joseph Goebbels en 1941 et il hésite à condamner le régime nazi. Après la guerre, ses œuvres s’exposent dans le monde entier, une grande rétrospective est organisée par la célèbre galerie Charpentier en 1949 et il devient le portraitiste des grands artistes de l’époque, de Maurice Chevalier à Brigitte Bardot. Il meurt à Monaco en 1968. Van Dongen a donné son nom à la salle des fêtes municipale de Chanteloup-en-Brie et au lycée de Lagny-sur-Marne.



Couverture de l’ouvrage *Œuvres nouvelles de Van Dongen, Exposition du lundi 4 au samedi 16 décembre 1911*, Paris, Galerie Bernheim Jeune, 1911, 24 p., Smithsonian Libraries, ND653.D64 A4 1911.

- 1 Kees Van Dongen, *Portrait du poète et écrivain Rainer Maria Rilke*, Dessin, 16x11, ca. 1920, Collection Horacia Amigorena.
- 2 Photographie extraite de « Une fête champêtre chez le peintre Van Dongen », *Comœdia*, n° 3.134, 16 juillet 1921, Bibliothèque nationale de France, JOD-123.
- 3 Alexandre Aimé Vuillemain, *Carte de la Seine-et-Marne*, Gravure, 27x21, AD77_5F1794.
- 4 Auteur inconnu (Agence de presse Meurisse), *Portrait de Kees Van Dongen*, Négatif sur verre, 18x13, 1923, Bibliothèque nationale de France, EI-13 [2747].





Avon

11

Cosmopolitisme et ésotérisme : l'Institut de Georges Gurdjieff dans les années 1920

Georges Ivanovitch Gurdjieff est né en 1886 à Alexandropol, aujourd'hui Gyumri, en Arménie, d'un père grec et d'une mère arménienne. Entre 1900 et 1910, il parcourt la Russie et se rend en Afghanistan et en Turquie. Il étudie la médecine, suit des cours de préparation à la prêtrise et entreprend des pèlerinages mystiques à la rencontre de sages, ermites et religieux qui possédaient des dons de clairvoyance et d'autres pouvoirs dits miraculeux. À Moscou, en 1912, il se fait appeler « L'Hindou » et présente un ballet fantastique intitulé *La lutte des mages* qui propose une initiation à la magie orientale. Il se présente alors en burnous blanc, porte un turban doré ou un pardessus noir à col de velours et un melon noir ou un bonnet d'astrakan. Il prétend avoir voyagé dans toute l'Asie, affirme avoir suivi les chemins mystérieux de la Connaissance et fréquenté les écoles dans les monastères tibétains, des cercles

religieux en Perse, dans le Turkestan oriental ou auprès des moines grecs du Mont Athos. En réalité, il exerça durant cette période comme agent de renseignement russe au Tibet et fut chargé par les autorités tibétaines de divers postes de contrôle financier et de l'armement des troupes. Entouré de fidèles qui voient en lui un maître de pensée, Gurdjieff réside successivement à Essentuki au bord de la mer Noire, puis à Tiflis où il fonde un premier institut dédié au « développement harmonieux ». En raison de son passé au service du Tsar et de ses idées, il fuit la Russie gagnée par la Révolution et tente de s'installer successivement à Constantinople (Istanbul), Berlin, Londres puis Paris. Ayant rendu quelques services à la France pendant la Première Guerre mondiale, en Asie mineure notamment, il bénéficie en 1922 de la bienveillance de l'ancien Président de la République Raymond Poincaré, alors Président du Conseil, qui

autorise son installation au Prieuré des Basses-Loges à Avon près de Fontainebleau. Fondé en 1910, le Prieuré Saint-Nicolas de la Solitude des Basses-Loges accueillait les voyageurs pauvres ou malades et se transforma en monastère carmélitain au XVIII^e siècle. En 1791, l'ensemble des bâtiments fut vendu comme bien national et entra dans le domaine privé. Le 1^{er} octobre 1922, Georges Gurdjieff s'installe au Prieuré avec sa femme, la comtesse russe Ostrovsky, ancienne dame d'honneur de la tsarine, et il crée un *Institut pour le développement harmonique de l'Homme*. Il s'entoure de plusieurs compagnons, fidèles à son projet mystique, et instaure une vie communautaire partagée entre activités spirituelles et tâches quotidiennes, comme le raconte Katherine Mansfield. Arrivée quelques semaines après la création de l'Institut, Katherine Mansfield (1888-1923) est atteinte de tuberculose. Née à Wellington

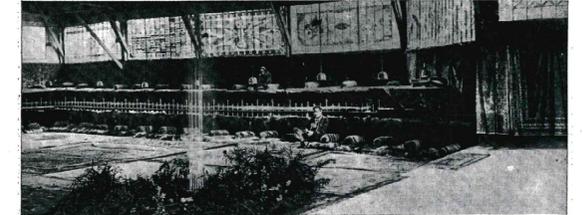
« Ici, c'est un vieux château très beau, entouré d'un parc admirable (...). Il y a une quarantaine de personnes, surtout des russes, qui s'emploient à toutes sortes de travaux. On soigne les bêtes, on jardine, on fait de la musique, on danse, il y a un peu de tout. »

Katherine Mansfield

- 1 **Portrait d'identité de Georges Gurdjieff**, Tirage photographique, ca. 1930, Library of Congress, Janet Flanner-Solita Salano papers, Lot 13239, vol. 21 n°86.
- 2 **Guillaume Blæu, Carte du Pays de Brie**, Gravure rehaussée d'aquarelle, 44x55, ca. 1610, AD77, 1921/43.
- 3 **Lady Ottoline Morrell, Portrait de Katherine Mansfield**, Tirage photographique, 60x40, 1916-1917 © National Portrait Gallery, London, NPG Ax140568.
- 4 «Forest temple of a new mystic cult» *The Daily Mirror*, n° 6020, 19 février 1923, Daily Mirror Digital Archive.

FRENCH RIGHT-OF-WAY: ALLIED CHIEFS MEET
The Daily Mirror 20
 NET SALE MUCH THE LARGEST OF ANY DAILY PICTURE NEWSPAPER
 No. 6,000. MONDAY, FEBRUARY 19, 1923. PAGES

FOREST TEMPLE OF A NEW MYSTIC CULT



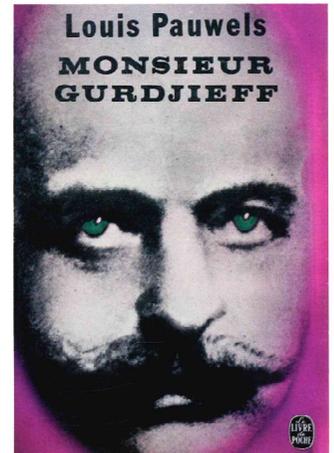
The "Temple of Study and Meditation" at Fontainebleau, furnished with rich rugs and cushions. In the center plays a performed feature, while on the right in a stage used for dances and other rites in accordance with the needs of the cult. Stained-glass windows add to the beauty of the site. The designs are attributed to Gurdjieff.



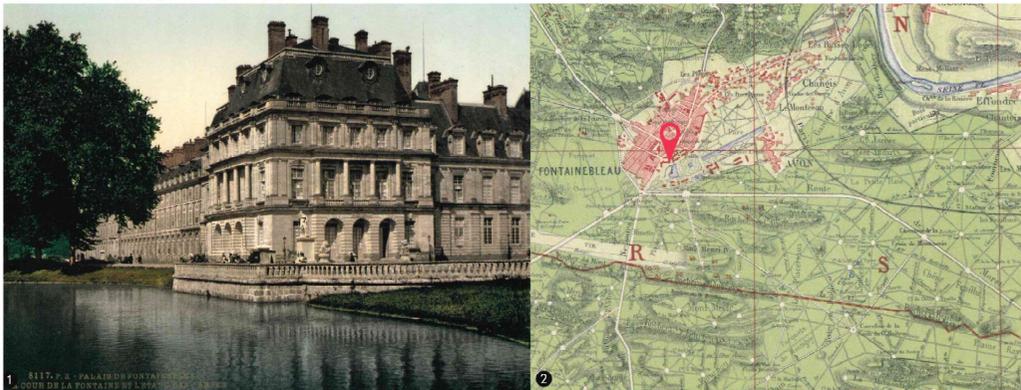
A well-known Englishwoman who is a disciple of the cult. Followers of the 'New' cult with a Russian priest (on right) working in the grounds. Women disciples in deep spiritual contemplation in the Temple. Disciples in the hour of the morning at the 'Temple of Study and Meditation' in Fontainebleau. The temple is situated in a beautiful villa, only on the understanding that they are willing to join the cult. It forms a notable part of a proprietary estate they are interested in. (Daily Mirror photographs)

en Nouvelle-Zélande, elle étudie à Londres où elle publie ses premiers textes dans les années 1910 et développe une œuvre littéraire complexe qui s'attache à l'exploration de l'âme humaine en utilisant la technique du monologue intérieur. Au cours de ses nombreux voyages en Europe, elle se rend très souvent en France, sur la Côte d'Azur et apprend l'existence des techniques de soin développées par Gurdjieff fondées sur l'interdépendance entre corps et esprit. Elle meurt en 1923 et est enterrée au cimetière d'Avon. En quelques années, l'institut de Gurdjieff acquiert une renommée internationale et attire des visiteurs venus du monde entier qui assistent à des expérimentations mystiques, des spectacles rituels de musique ou de danse. Un bain turc est construit dans les caves du bâtiment à partir des carrières de pierre de Fontainebleau. En 1924, Gurdjieff manque de mourir dans un accident de voiture et évoque

une « résurrection ». Après plusieurs voyages aux Etats-Unis, il récolte des fonds pour poursuivre l'aventure du Prieuré mais, dès 1932, l'Institut décline et ferme ses portes définitivement. Gurdjieff s'installe alors à Paris et poursuit ses enseignements dans un certain dénuement. Après la guerre, en septembre 1949, quelques semaines avant de mourir, il tente de faire renaître son institut et achète l'hôtel de la Gare à La Grande Paroisse près de Montereau-Fault-Yonne ; l'expérience est immédiatement interrompue. Gurdjieff meurt en octobre 1949 et est enterré au cimetière d'Avon.



Couverture de l'ouvrage de Louis Pauwels, *Monsieur Gurdjieff, Documents, témoignages, textes et commentaires sur une société initiatique contemporaine*, Paris, Seuil, 1954, Collection particulière.



1 8117. P. S. - PALAIS DE FONTAINEBLEAU. COUR DE LA FONTAINE ET L'ÉTANG DES CARPES.

2

Fontainebleau

12

Les Écoles d'art américaines, de 1920 à nos jours

La première École d'art américaine de Fontainebleau est créée en 1921 et correspond à l'engagement du gouvernement des États-Unis de promouvoir les échanges culturels avec la France. Après la Première Guerre mondiale, le général Pershing qui souhaitait renforcer la qualité des orchestres militaires de l'armée américaine, confie à Walter Damrosch, futur chef d'orchestre de la Philharmonie de New York, la mission d'instaurer une école de musique à Chaumont, dans la Haute-Marne, où était installé le quartier général de l'armée américaine. Les cours sont alors délivrés par le compositeur et enseignant Francis Casadesus. Après la guerre, Damrosch et Casadesus décident de maintenir cette école et obtiennent le soutien des autorités françaises et de plusieurs personnalités du monde musical français. En 1920, Charles-Marie Widor, compositeur et organiste de renom, est nommé premier

directeur du Conservatoire américain de Fontainebleau : le gouvernement français autorise l'installation de cette école dans l'aile Louis XV du château de Fontainebleau, où avait été installé un hôpital militaire pendant la guerre. Un loyer de 40.000 francs est versé par le gouvernement américain et la Fondation Rockefeller finance une partie des travaux. La première mission de l'école est d'offrir à des jeunes musiciens le meilleur de l'éducation musicale française. Les enseignants sont en effet recrutés parmi les plus talentueux de l'époque : Maurice Ravel, Camille Saint-Saëns, Henri Dutilleul, Sviatoslav Richter, Mstislav Rostropovitch, Igor Stravinsky, Arthur Rubinstein et Leonard Bernstein comptent parmi les maîtres de cette école dont la renommée est très importante aux États-Unis. En 1923, une école des Beaux-Arts s'ajoute à l'école de musique et offre des enseignements de peinture, d'architecture et de sculpture.

Cette structure originale favorise les échanges entre disciplines artistiques et permet d'instaurer de nombreuses relations entre la France et les États-Unis. L'enseignement s'appuie sur une palette élargie de méthodes (universités d'été, cours collectifs, ateliers pratiques, présentations des travaux des élèves, remises de prix) et bénéficie du cadre offert par le château qui donne un accès immédiat à l'histoire de l'art classique français et offre des équipements uniques comme le théâtre impérial Napoléon III, employé comme salle de concert. De grandes fêtes sont organisées par l'école, comme à l'été 1928 : *La semaine dernière a eu lieu à Fontainebleau une fête pittoresque ; des personnages du temps de Louis XV ont dansé des menuets et ont évolué en barque féérique sur les étangs. On a glissé dans les eaux des carpes avec un anneau d'or. Un concert et un banquet ont également eu lieu. Cette*

1 Auteur inconnu, *Palais de Fontainebleau. La cour de la fontaine et l'étang des carpes*,

Carte postale issue d'un tirage autochrome, 9x14, ca. 1890-1905, Library of Congress, Lot 13418, n° 136.

2 Charles Colinet, (dessin), Claude François Denecourt (texte), *Nouvelle carte topographique de la Forêt de Fontainebleau*,

Gravure, 76x57, 1895, Bibliothèque nationale de France, département Cartes et plans, GE C-2092.

3 L. Ménard, *Palais de Fontainebleau. Conservatoire américain*, Carte postale, 9x14, 1923, Collection Génériques.

4 L. Ménard, *American Art Schools of Fontainebleau, School of Music*, Carte postale, 9x14, 1923, Collection Génériques.



Palais de Fontainebleau — Conservatoire Américain
Classe de Chant | Professor : M^{lle} Marcelle Demougot, de l'Opéra
Singing class | Professor : M^{lle} Marcelle Demougot, de l'Opéra
(1) M^{lle} M. Demougot (2) Au piano, Mme Florioy-Touzey



American Art Schools of Fontainebleau
School of Music — General group of Professors and Students

Cliché Rayetoux

fête peu banale a été donnée à l'occasion de l'inauguration du buste de M. Lloyd Warren, fondateur des écoles d'art américaines. (« La fête des Écoles d'art américaines », *La Renaissance politique, littéraire, artistique*, 18 août 1928) Dès les premières années, des « étudiants de couleur » sont accueillis dans l'école : même si un enregistrement spécial leur est appliqué, l'école témoigne d'une ouverture remarquable pour l'époque. La part importante de femmes parmi les élèves est l'autre trait marquant : issues pour la majorité des classes moyennes, certaines viennent à Paris pour se familiariser avec l'élégance française mais la plupart viennent apprendre le métier d'enseignante qu'elles exercent à leur retour aux États-Unis. En 1926, l'École américaine est reconnue d'utilité publique et ce nouveau statut garantit la pérennité de l'institution. Initialement, les cours se concentrent durant

l'été et réunissent environ 300 élèves pour une période de trois mois. La plupart d'entre eux se destinent à l'enseignement des arts aux États-Unis et maintiennent un lien constant avec l'école, par l'intermédiaire d'une société des amis des écoles américaines qui compte, dès 1931, plus de 3.000 adhérents. Au début des années 1930, une campagne teintée de xénophobie et motivée par des considérations économiques, tente de remettre en cause l'existence de l'école qui surmonte la crise. Durant la Seconde Guerre mondiale, l'École est contrainte à la fermeture et s'exile aux États-Unis avant de revenir en France en 1946. À partir de 1949, l'empreinte de Nadia Boulanger (1887-1979) marque profondément l'organisation des enseignements : jeune professeur de composition et d'harmonie, elle développe à Fontainebleau des méthodes originales d'apprentissage et demeure l'un des guides spirituels de l'école jusqu'à la fin

des années 1970. Le Conservatoire et l'École des Beaux-Arts, réunis dans les Écoles de Fontainebleau (*The Fontainebleau Schools*), ont formé des générations d'artistes devenus célèbres, tels qu'Astor Piazzolla, Philip Glass ou Quincy Jones. Dans les années 2010, les Écoles maintiennent les enseignements sous la forme d'une université d'été de quatre à cinq semaines, et reçoivent des étudiants américains et d'autres qui viennent aussi, désormais, du monde entier.



1 - CHELLES (S.-et-M.) - Intérieur de l'Église Russe

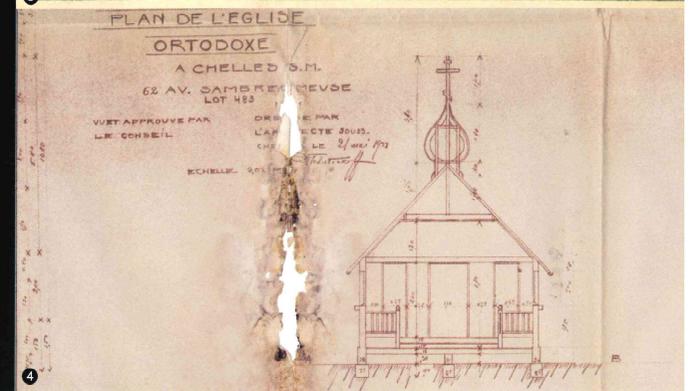
2

1 Intérieur de l'église russe à Chelles (Seine-et-Marne, France), Carte postale, 9x14, ca. 1930, AD77, 2Fi20868.

2 Service géographique de l'Armée, Environs de Paris, Échelle 1/80.000, 73x86, 1926 [révision en 1901-1902], Geographicus Rare Antique Maps.

3 L'Église russe à Chelles (Seine-et-Marne, France), Carte postale, 9x14, ca. 1930, AD77, 2Fi20867.

4 Tchistiakoff, Plan de l'église orthodoxe (coupe), 40x62, 21 mai 1933, AM Chelles, T13.



3

4

Gagny et Chelles

13

Le quartier russe des Abbesses dans les années 1920 et 1930

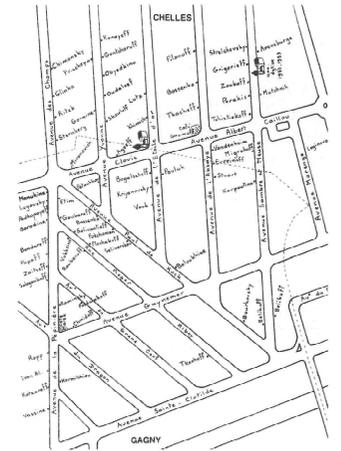
La Révolution russe de 1917, la guerre civile en Russie de 1918 à 1921 et l'avènement du régime soviétique provoquent le départ de plus d'un million de Russes qui se réfugient dans les pays limitrophes et en Europe de l'Ouest. Dans la période de reconstruction économique de l'après Première Guerre mondiale, la France attire une main-d'œuvre étrangère et devient l'un des principaux pays d'accueil de cet exil venu de l'ancien empire tsariste. La région parisienne attire en particulier de nombreux migrants et Paris, surtout les 15^{ème} et 16^{ème} arrondissements, devient la capitale mondiale de l'émigration russe. Des communautés se constituent aussi dans la banlieue, à Vanves, Boulogne-Billancourt, Montrouge, Levallois ou Asnières. Certains lieux sont encore aujourd'hui emblématiques de cette histoire comme le cimetière russe de Sainte-Geneviève des Bois (Essonne) ou la maison russe de repos de Rozay-en-Brie (Seine-et-

Marne). Malgré la prédominance des Russes blancs, qui s'opposent à la révolution, les immigrés russes forment une population très hétérogène : militaires, aristocrates, fonctionnaires, enseignants, opposants ou dissidents politiques entamant une nouvelle vie en France. D'après le recensement de 1931, ils constituent une population de 82.900 personnes, mais en réalité sûrement plus. Le quartier des Abbesses, à la lisière entre les communes de Gagny (Seine-Saint-Denis) et Chelles (Seine-et-Marne), attire de nombreux immigrés russes qui s'y installent dans l'entre-deux-guerres. En 1926, sur ce secteur boisé et marécageux à l'ouest de Chelles, un nouveau lotissement attire de nombreux ressortissants de l'Union soviétique, par le bouche à oreille et les dynamiques du réseau social. Parmi eux, plus de la moitié sont des cosaques, ces « paysans-soldats » mobilisés dans l'Armée blanche, pour la plupart

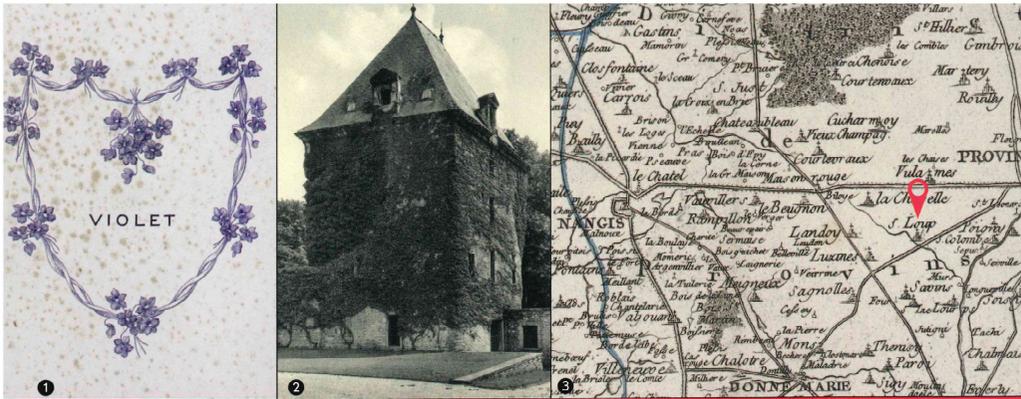
originaires de la région de Kouban au Sud de la Russie. Ils travaillent à Paris durant la semaine et participent à la construction de leur maison, et du quartier, le dimanche. Dès 1930, au moins 40 familles résident dans le quartier des Abbesses, principalement avenue de la Pépinière, avenue des Champs et avenue Yvonne. En 1933, l'association culturelle Saint Séraphin de Sarov, un des saints les plus populaires de l'Église orthodoxe russe, est constituée avec l'ambition de bâtir une église dans le quartier des Abbesses. Les églises orthodoxes constituent des lieux privilégiés de rassemblement de l'immigration russe comme l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge et son église, dans le 19^{ème} arrondissement de Paris, la cathédrale Saint-Alexandre-Nevisky dans le 8^{ème} ou l'église russe de Champagne-sur-Seine. Le 1^{er} novembre 1933, une église est inaugurée rue Sambre-et-Meuse à Gagny sur un terrain

loué à l'association culturelle des Abbesses. En octobre 1934, l'école de la paroisse ouvre ses portes et accueille les enfants de l'émigration russe : des heures de religion, l'apprentissage de la langue, de la géographie et de l'histoire forment un enseignement original. En 1939, l'église est démontée brique par brique, pour être reconstruite au 23, avenue de l'Étoile d'Or, toujours à Gagny sur un autre terrain acheté par la paroisse. Ce terrain était coupé en deux par la limite communale et départementale entre la Seine-et-Marne et la Seine-et-Oise de l'époque. Constatant que la majorité des Russes résidaient sur Gagny, et du fait des droits d'octroi prélevés à l'époque pour le franchissement de cette limite départementale, notamment pour les enterrements, l'église fut reconstruite avec une seule modification : l'addition d'une porte latérale en Seine-et-Marne, l'entrée principale étant située en Seine-et-Oise.

Reconstitution d'une « petite ville russe », le quartier des Abbesses voit fleurir les espaces de sociabilité : cafés, épiceries, maison de retraite, maison du combattant. Après la Seconde Guerre mondiale, le nombre des Russes en France diminue progressivement. Les anciens émigrés se dispersent et déménagent ailleurs dans la région parisienne. Aujourd'hui, le quartier des Abbesses demeure un lieu encore vivace de la mémoire de l'immigration russe en France.



Alexandre Nickolsky, *Implantation des maisons de la communauté russe dans le quartier des Abbesses, à Chelles et à Gagny*, Plan, 30x21, 1982, paru dans Alexandre Nickolsky, « Les Russes à Chelles », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Chelles*, n° 10, 1989-1990, pp. 89



Saint-Loup-de-Naud

14

Le refuge médiéval d'une femme de lettres britannique : Violet Trefusis

Violet Trefusis est née à Londres en 1894 dans une famille de l'aristocratie britannique : sa mère, Alice Keppel, était une personnalité influente de la haute société britannique et la maîtresse la plus connue du roi d'Angleterre Édouard VII (1841-1910).

Dans sa jeunesse, Violet prend ses distances avec le monde que représente sa mère, quitte Londres et s'installe à Paris. Sa relation amoureuse avec l'écrivaine Vita Sackville-West, une amie d'enfance, marque profondément le parcours personnel de Violet Trefusis.

Toutes deux mariées, elles partent plusieurs fois en voyage, la plupart du temps en France, où Vita Sackville-West se déguise en jeune homme quand elles sortent en public. L'histoire de cette passion sert de modèle au roman de Virginia Woolf, *Orlando* (1928) où Violet apparaît dans le personnage de la princesse slave Sasha. Le roman de Vita Sackville-West, *Challenge* (1923), témoigne aussi de cette his-

toire écrite initialement à quatre mains. Dans les années 1920, elle se lie avec Winnaretta Singer, épouse du Prince Edmond de Polignac, qui favorise son entrée dans la vie artistique parisienne.

Installée à Paris, Violet se définit alors comme *une gitane dans un monde de racailles bien-pensantes* et fréquente des artistes, peintres, musiciens et écrivains comme Paul Valéry, Colette, Jean Cocteau, Anna de Noailles et Louise de Villmorin, les compositeurs du « Groupe des Six », dont Arthur Honegger, Darius Milhaud ou Francis Poulenc, les pianistes Misa Sert et Arthur Rubinstein.

En 1927, elle se voit offrir, par son amie Winnaretta Singer, la tour médiévale de Saint-Loup-de-Naud en Seine-et-Marne, village dont Marcel Proust s'était inspiré pour l'un des personnages d'*À la recherche du temps perdu*, le marquis Robert de Saint-Loup. Bâtie au XV^e siècle, la tour est habitée par des moines jusqu'au XVII^e

siècle et reste pratiquement inhabité jusqu'à l'installation de Violet Trefusis.

La tour devient alors un lieu incontournable pour de nombreux écrivains, personnalités politiques, aristocrates, musiciens, stylistes, comédiens et peintres qui se retrouvent dans le salon de Violet Trefusis. En 1933, Marie-Laure de Noailles lui ouvre les portes de son hôtel particulier où elle côtoie des figures artistiques reconnues, tels que Dalí, Picasso et Jean Hugo. Au carrefour des arts et de l'aristocratie, une intense vie sociale prend place à Saint-Loup-de-Naud, non sans susciter la surveillance occasionnelle des autorités, comme en témoignent les notes de renseignement établies par la police, en mai 1939, lors d'une réception réunissant le duc et la duchesse de Windsor ainsi que l'ambassadeur d'Espagne.

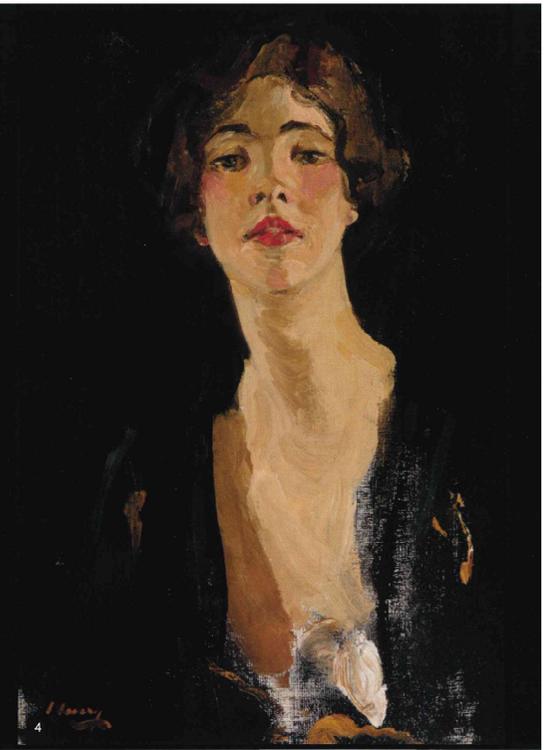
Auteur de nombreux poèmes parus dans différentes revues littéraires, elle publie, en 1929, son

1 Ex-libris de Violet Trefusis, inséré dans l'ouvrage de Jose-Maria de Heredia, *Trophées*, Paris, Alphonse Lemerre, 1948, Collection de la Sissinghurst Castle library collection, Kent © National Trust Images/John Hammond.

2 Ballery éditeur, *La tour de Saint-Loup-de-Naud*, Carte postale, 9x14, Collection Génériques.

3 Louis Joseph Mondhare, Pierre Jean, *Carte des environs de Paris divisés en départements et districts suivant les décrets de l'Assemblée Nationale*, Carte dessinée, 52x75, ca. 1790, Université de Berne, cote 1930 w41.

4 John Lavery, *Portrait de Violet Trefusis*, Huile sur toile, 33x25, 1919, Collection du Sissinghurst Castle Garden © National Trust Images.



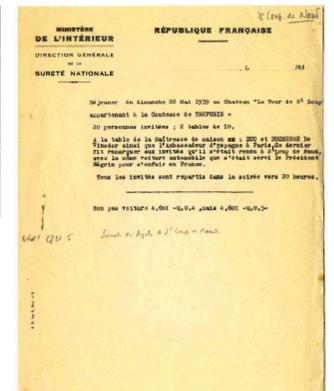
premier roman en français, *Sortic de secours*. Elle écrit dès lors alternativement en français ou en anglais : en 1931 avec son second livre, *Écho*, paru chez Plon, elle est finaliste du Prix Femina et entre alors officiellement dans le monde des lettres françaises. Ses livres suivants, *Tandem* (1933), *Broderie anglaise* (1935), lui assurent une large reconnaissance. En 1938, elle est accueillie par les éditions Gallimard qui publient *Il court, il court* (1938) puis *Les causes perdues* (1941).

En 1940, lorsque Paris est occupé, elle parvient à s'enfuir de façon rocambolesque en Angleterre où elle collabore avec la célèbre chaîne de la BBC, *Radio Londres* qui programme les émissions en langue française et en particulier *Honneur et partie* et *Les Français parlent aux Français*. C'est à ce titre qu'elle reçoit, après 1945, la Légion d'honneur. En 1947, Violet hérite de la Villa dell'Ombrellino à Florence, qui



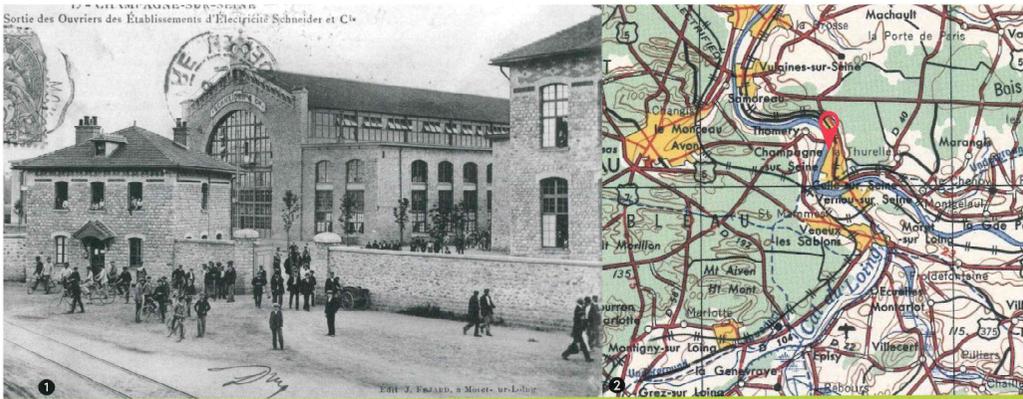
Vue aérienne de Saint-Loup-de-Naud. Au premier plan, la tour médiévale, Carte postale, 9x13, AD77, 2F19318.

devient, comme la tour de Saint-Loup-de-Naud, un haut lieu du cosmopolitisme culturel. En 1952, elle édite *Don't look Round*, texte autobiographique écrit dans l'intention, comme elle le déclare, de jouer avec ses lecteurs. Au cours des années 1960, sa production littéraire comprend surtout des poèmes et des contes. En 1966, elle achève son dernier roman resté inédit, *The Hook in the Heart* (Le crochet dans le cœur). Elle meurt à Florence le 1^{er} mars 1972, une partie de ses cendres



Note de renseignements de la Direction générale de la Sûreté nationale, Mai 1939, AD77, M4793.

se trouve au Cimetière des lauriers situé sur la route vers Sienna ; son cœur, suivant ses volontés, est enterré dans le parc de la tour de Saint-Loup-de-Naud.



Champagne-sur-Seine

15

L'église russe depuis les années 1930

Construite en 1938, la petite église orthodoxe de Champagne-sur-Seine constitue un patrimoine original et conserve le témoignage du passé industriel de la commune. L'immigration russe dans cette localité est liée à l'histoire de l'usine Schneider bâtie en 1900, rebaptisée Jeumont & Schneider dans les années 1960. Cette usine fut le vecteur essentiel de l'essor industriel et démographique de la ville. Après la Révolution russe de 1917, un million et demi de Russes quittent leur pays pour échapper à la prison ou à la guerre civile. Plusieurs centaines d'émigrants s'installent dès les années 1920 dans la commune de Champagne-sur-Seine et forment rapidement une communauté soudée et organisée. L'usine Schneider recrute alors de la main-d'œuvre pour ses activités électriques en plein essor et construit des logements, des baraquements puis des immeubles où sont logés les ouvriers et leur famille. Les premières célébrations

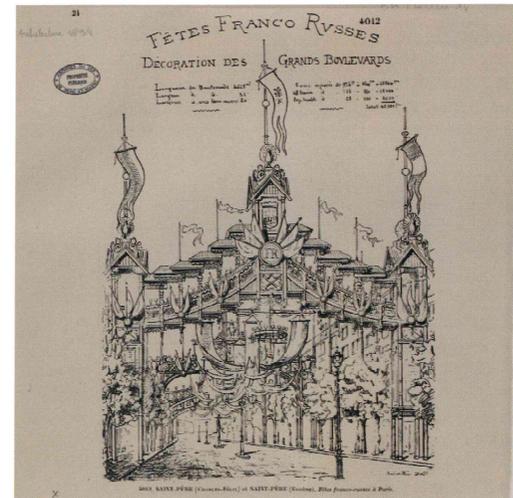
du culte orthodoxe ont d'abord lieu dans un petit local mais la communauté aspire à construire un édifice consacré. La création en 1934 d'une association à la fois culturelle et culturelle intitulée *Colonie russe de Champagne-sur-Seine* conduit, quelques années plus tard, à la naissance d'un projet d'église, établi par un architecte d'origine grecque, M. Popandopoulo qui avait déjà à son actif la construction d'autres églises orthodoxes en France. Commencés le 14 mai 1938, les travaux furent achevés rapidement et l'église fut consacrée le 24 septembre 1939 et dédiée à « Notre-Dame de Toutes les Protections », qui aurait détourné les forces ottomanes de Byzance assiégée. Chaque famille de la communauté russe versa, suivant ses moyens, une somme pour l'achat des matériaux et du terrain. Les hommes, pour la plupart ouvriers dans l'usine Schneider, édifièrent de leurs propres mains la petite église

de Champagne-sur-Seine. Construite sur une butte, à l'extrémité de la rue Grande qui traverse la vallée de la Seine et l'usine. De taille modeste, elle a été construite à partir de matériaux courants, comme le ciment, le bois et la tôle : elle se compose d'un escalier, bordé de deux petites rampes en maçonnerie, et d'un édifice principal précédé d'un auvent et entouré d'un petit jardin. La toiture est surmontée d'un bulbe caractéristique peint en bleu. À l'intérieur, les murs portent encore les témoignages de la foi populaire des membres de la communauté russe : l'iconostase – une cloison en bois décoré qui sépare, dans les lieux de culte orthodoxes, l'espace de célébration, réservé au clergé, du reste de l'église –, des icônes réalisées notamment par une religieuse orthodoxe, des tableaux et des dessins composés par les fidèles forment un ensemble unique d'œuvres religieuses.

- 1 J. Féjard, Champagne-sur-Seine, La sortie des ouvriers des établissements d'électricité Schneider et C^o, Carte postale, 9x14, ca. 1925, AD77, 2Fi756.
- 2 Army Map Service, Paris, France, 1:250.000, 1954, U.S. Army, University of Texas, Austin, Série M562, NM 31-11.
- 3 Auteur inconnu, L'église russe de Champagne-sur-Seine, Image numérique, 2009 © Benjamin Smith / Wikimedia Commons.



Dès sa création, l'église appartient à une association loi 1901 appelée la « Colonie russe » mais n'est pas considérée comme une paroisse orthodoxe de plein droit ; un pope se déplace régulièrement à la demande des fidèles, pour célébrer la messe ou tout autre cérémonie religieuse. Après plusieurs décennies de fonctionnement et l'éparpillement de la communauté, l'église fut léguée, en 1982, par un acte de donation du président de l'association, Vladimir Alboull, à la commune de Champagne-sur-Seine. En 2001, la municipalité décida, avec l'aide de bénévoles, d'entreprendre des travaux de rénovation et d'entretien. En 2012, l'archevêque Michail de Genève et d'Europe Occidentale, en présence d'autres personnalités éminentes de l'église orthodoxe, a célébré une cérémonie de mémoire (*panikhida*) pour les « bâtisseurs de la chapelle », dont l'édifice constitue un témoignage rare de la présence de la communauté russe en France.



Charles-Félix Saint-Père, Eugène Saint-Père (architectes), Dessin de la décoration des grands boulevards, réalisée à l'occasion des fêtes franco-russes, Gravure imprimée, 30x22, 1894, AD77, 5Fi787.



1 L'ancien compagnon de Lénine, qui fonda et commanda l'Armée rouge, continue à se cacher et à échapper aux journalistes, photographes et opérateurs de cinéma: Est-il même encore dans sa villa de Barbizon ? Dernière les vols de « Ker Monique ». L'ancien commissaire du peuple soviétique à l'époque toute récente où il gouvernait librement, et sans crainte des importuns, joue avec ses chiens, barbares allemands. A l'heure actuelle, les chiens jouent avec le secrétaire de Léon Trotsky...

Barbizon

16

Le séjour de Léon Trotsky entre 1933 et 1934

Pendant quelques mois, entre novembre 1933 et avril 1934, Léon Trotsky (1879-1940) réside à Barbizon, en lisière de la forêt de Fontainebleau. Né Lev Davidovitch Bronstein, Léon Trotsky est issu d'une famille juive du sud de l'Ukraine. Il abandonne rapidement ses études pour se consacrer au militantisme politique et révolutionnaire et devient membre du Parti ouvrier social-démocrate de Russie. Déporté plusieurs fois en Sibérie par le régime tsariste, il est contraint à l'exil. À Londres, en 1900, il rencontre Lénine et collabore activement à la rédaction du journal révolutionnaire marxiste *L'Iskra* (L'Étincelle). Lors de la Révolution russe de 1905, il revient en Russie et devient président du soviet de Saint-Petersbourg. À la reprise en main du pays par le régime du Tsar, Trotsky est emprisonné mais réussit à s'évader. Il s'exile de nouveau et poursuit ses activités politiques en Autriche, en France, en Espagne et aux États-

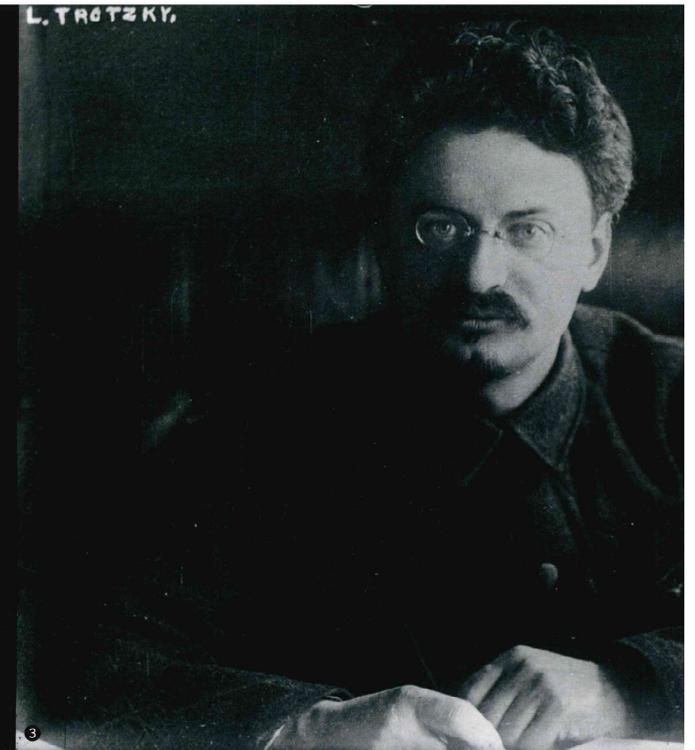
Unis. Durant cette période, il édite la première édition du journal *Pravda* et développe la théorie de la révolution permanente. En février 1917, Trotsky retourne en Russie lors du déclenchement de la Révolution russe d'octobre dont il devient, avec Lénine, une figure centrale. Fondateur de l'Armée rouge, il est l'un des principaux artisans de la victoire des Bolcheviks lors de la guerre civile de 1918 à 1921. Après la mort de Lénine en 1924, il s'oppose à Staline et est chassé du gouvernement puis du Parti bolchevik. Il s'exile à nouveau, d'abord en Asie centrale puis à Istanbul, en Turquie, où il demeure à partir de 1929. À partir de juin 1933, il séjourne en France mais le gouvernement, alors radical et conservateur, interdit son séjour dans la région parisienne, par crainte de son influence politique. En novembre, il obtient l'autorisation de résider en Seine-et-Marne, sous un nom d'emprunt, Klement, et s'installe dans une

villa, décrite en ces termes : *Henri Molinier avait loué une villa qui se trouvait sur un petit chemin longeant la forêt. La villa Ker Monique avait deux étages ; les pièces étaient petites, les escaliers et les couloirs étroits. Nous nous sentions entassés dans cette maison, ce n'était plus l'espace de Prinkipo [à Istanbul] ou de Saint-Palais [près de Royan]. La chambre et le bureau de Trotsky étaient au premier étage. Le jardin n'était pas grand. La villa n'était guère qu'un pavillon de banlieue, mais l'endroit était calme.* (Jean Van Heijenoort, *De Prinkipo à Coyoacán : sept ans auprès de Léon Trotsky*, 1978). La maison Ker Monique, située sur le chemin de bornage, à Barbizon, est idéalement placée : à proximité de Paris, les déplacements et les rencontres avec des camarades de luttes, chargés des tâches quotidiennes et des activités militantes, étaient facilités. Durant cette période, Trotsky ne reste pas inactif : suite à l'émeute antigouverne-

1 Charles Colinnet, (dessin), Claude François Denecourt (texte), *Nouvelle carte topographique de la Forêt de Fontainebleau*, Gravure, 76x57, 1895, Bibliothèque nationale de France, département Cartes et plans, GE C-2092.

2 Photographies extraites de «Trotsky a-t-il quitté sa villa de Barbizon?», *Paris-soir*, 26 avril 1934, Bibliothèque nationale de France, JOD-235.

3 Auteur inconnu, *Portrait de Trotsky*, Négatif sur verre, 13x16, ca. 1919, Library of Congress, Bain Collection, LC-B2-5858-2.



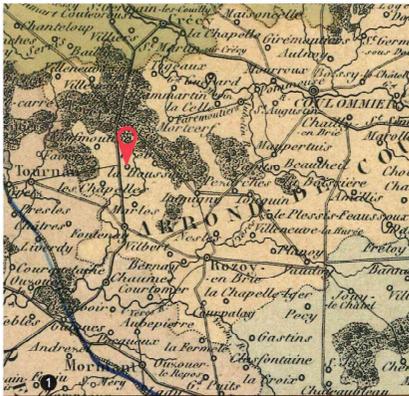
mentale du 6 février 1934 à Paris, il rédige un manifeste qui paraît le 9 mars dans le journal trotskiste français *La Vérité*. Il est immédiatement attaqué par la presse de droite et l'*Humanité* mais sa présence en France reste inconnue du grand public. En avril, à la suite du contrôle d'un courrier à bicyclette, la brigade de gendarmerie locale effectue une enquête immédiatement ébruitée : la présence de Trotsky est révélée à la presse. Une foule de journalistes et de curieux afflue alors à proximité de la villa Ker Monique et d'innombrables articles couvrent l'événement et suivent, au jour le jour, la vie quotidienne de Trotsky et de son entourage. Le Conseil des ministres décide d'annuler l'autorisation de séjour en France de Trotsky, accusé de ne pas avoir observé les devoirs de neutralité politique, comme il s'y était engagé. En avril 1934, craignant pour sa vie, il décide de quitter clandestine-



ment la Villa Ker Monique pour se réfugier à Lagny-sur-Marne, près de Meaux. Le gouvernement tolère sa présence en France en attendant qu'il trouve un pays d'accueil, sans pour autant le laisser se rapprocher de Paris. Il est expulsé définitivement de France en juin 1935 et trouve refuge en Norvège puis au Mexique, à partir de 1937. En 1938, Léon Trotsky fonde la IV^e Interna-

Diego Rivera, *Man at the Crossroads* (L'homme à la croisée des chemins), Fresque murale (détail), 1934, Palais des Beaux-Arts, Mexico (Léon Trotsky, au centre, tient le drapeau rouge de la Quatrième Internationale, aux côtés de Friedrich Engels et Karl Marx).

tionale. Poursuivant sa lutte contre le régime stalinien, il est assassiné à Mexico, le 21 août 1940, par un agent de Staline. La maison Ker Monique a aujourd'hui disparu.



La Houssaye-en-Brie

Les réfugiés espagnols au Château de La Houssaye-en-Brie, 1937-1940

Lors de la Guerre d'Espagne, entre 1936 et 1939, la France accueille de nombreux réfugiés qui fuient leur pays déchiré par la guerre civile. Près de 470.000 exilés, dont 170.000 civils, issus du camp républicain, traversent la frontière dès 1937 et surtout à la chute de la République, en avril 1939, lors de la *Retirada* (retraite). Les autorités françaises décident de rassembler l'essentiel des exilés dans des camps fermés, situés pour la plupart dans le Sud-Ouest, parmi lesquels Saint-Cyprien, Argelès-sur-Mer, Le Barcarès et Rivesaltes (Pyrénées-Orientales), Gurs (Pyrénées-Atlantiques), Agde (Hérault), Bram (Aude) et Le Vernet (Ariège). Des camps sont également ouverts en Afrique du Nord et les détenus sont employés comme travailleurs des chantiers publics, en Algérie notamment sur la ligne de chemin de fer du Transsaharien. Une autre partie est évacuée vers l'Intérieur, dans certains départements comme la

Loire-inférieure, la Charente-Maritime, le Limousin ou l'Ardèche. En Île-de-France, les réfugiés bénéficient d'une double solidarité qui trouve sa source dans l'engagement politique et syndical de gauche et dans la présence d'une forte communauté espagnole, troisième source de l'immigration avec 250.000 Espagnols résidant en France en 1936. Dès 1937, la préfecture de Seine-et-Marne organise l'accueil des réfugiés et procède tout d'abord à l'enregistrement des demandes d'hébergement formulées par des proches résidents dans le département. Des militants syndicaux de la CGT et les relais locaux du Parti communiste interviennent dans l'organisation logistique de ces installations. Un centre est ouvert en particulier dans le château situé dans la commune de La Houssaye-en-Brie. Ce château fort, bordé d'un fossé et entouré d'un parc d'environ 60 hectares, construit à la fin du XIII^e siècle est agrandi au XV^e siècle

puis à l'époque de la Renaissance. Le Maréchal Augereau, Duc de Castiglione, acquiert l'édifice et ses dépendances en 1801 et procède à de nombreuses restaurations. Napoléon y réside plusieurs fois. Au début des années 1930, après être passé par plusieurs propriétaires, le château restait inhabité et sans destination précise. Son état d'abandon et de délabrement favorisa le choix de ce lieu comme centre d'hébergement. En août 1937, la décision est prise d'y loger des réfugiés espagnols et un premier contingent de 310 personnes parvient dans ce centre d'accueil aménagé spécialement. C'est en ces termes qu'un journaliste de l'époque évoque son installation : *Actuellement, des soldats venus de Coulommiers bourrent des paillasses qu'on alignera le long des murs des pièces pour y coucher les réfugiés. Des gendarmes, des gardes mobiles prennent des dispositions pour que nul Espagnol ne puisse sortir*

1 Alexandre Aimé Vuillemin, *Carte de la Seine-et-Marne*, Gravure, 27x21, AD77, 1F126.

2 Auteur inconnu, *Un groupe de réfugiés civils avant son embarquement pour un camp d'hébergement du Centre de la France*, Photographie prise en 1938 à Bagnères-de-Luchon près de la frontière avec l'Espagne, Photographie imprimée dans *l'Illustration*, n° 4.962, 9 avril 1938, Collection Génériques.

3 Jean-Claire Guyot, « Utilisation imprévue d'un château historique. On y hospitalise 300 réfugiés espagnols et dans quelles conditions ! Partout des incidents éclatent dans les centres d'hospitalisation », *L'Écho de Paris*, n° 21.151, 19 Août 1937, Bibliothèque nationale de France, JOD-216.

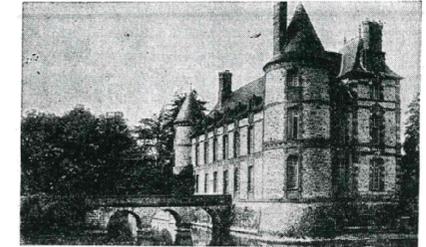
UTILISATION IMPREVUE D'UN CHATEAU HISTORIQUE

On y hospitalise 300 réfugiés espagnols et dans quelles conditions. Partout des incidents éclatent dans les centres d'hospitalisation

Dix-huit cents enfants espagnols, réfugiés de Bilbao, de Santander et de l'Irún et hospitalisés par les soins du comité d'accueil de la C.G.T. à Saint-Cloud, dans le camp du Val d'Or, se sont mutinés mardi matin, partant à l'assaut des paillasses qui les isolent, les brûlant, puis lapidant le service d'ordre accouru pour les apaiser. Un garde mobile fut blessé. L'effervesce durait depuis plus de huit jours et cela e parce que, dirent les coupables, les nationaux ont avancé sur le front de Santander. »

À la suite de ces incidents, vingt et un des petits révoltés ont été renvoyés sur Cerbère.

Tandis que cette mutinerie se déroulait, notre collaborateur Jean-Claire Guyot enquêtait ailleurs sur un sujet que la révolte au camp du Val d'Or rend encore plus troublant.



Le château de La Houssaye

(De notre envoyé spécial)

La Houssaye, 18 août.

Il y a quelques jours, le général Franco lançait un appel, invitant les Espagnols réfugiés à s'étranger à revenir dans leur patrie.

A peu près en même temps, on avait appris que le gouvernement français venait de décider de ne pas augmenter le nombre de ces réfugiés espagnols qui s'élevait actuellement à près de 45.000 en France.

On pouvait donc penser qu'il n'y aurait plus à se préoccuper de cette question délicate, susceptible de sus-

citer tant de controverses. C'est qu'à côté des raisons humanitaires, puisqu'il s'agit le plus souvent de secourir des femmes, des vieillards, des enfants et que cela domine tous les arguments en faveur d'un noble geste, il a fallu bien vite, hélas, compter avec les inconvénients nés de l'étrange attitude de ceux auxquels on porte secours. Dans le numéro de *L'Écho de Paris* de mardi dernier, on publiait un compte rendu révélant les méfaits dont se sont rendus coupables, en Angleterre, des réfugiés espagnols. Les Anglais, lassés par de tels procédés,

ont décidé de ne plus en recevoir. De faits identiques pourraient être signalés qui se sont produits en France. Cela est si vrai que le cas qui nous intéresse aujourd'hui en est un peu la conséquence, car partout on redout d'avoir à héberger des réfugiés espagnols.

Le son de cloche d'Amiens

Nous le savions depuis longtemps. Il y a moins d'un mois, c'est dans le Somme qu'on s'inquiétait; la preuve en est dans la note qui suit, extrait du *Journal d'Amiens* dans son numéro du 27 juillet dernier :

Le gouvernement vient de décider de faire de la ville d'Amiens et un département de la Somme, un caduc. Il a décidé de nous envoyer près de 500 réfugiés espagnols, des deux partis, précisés-t-on. Nous nous serions bien passés de ce caduc. Espérons que nos hôtes auront se rendre dignes de l'hospitalité que leur accorde notre gouvernement.

Une fois à Amiens, les réfugiés se sont divisés en quatre catégories, un partie, 200, resteront à Amiens; 100 se sont dirigés sur Péronne; 80 sur Montdidier et 90 sur Abbeville.

Admettre des réfugiés, c'est bien mais il faut encore trouver à les loger car ils doivent pendant un certain temps rester enfermés sous le droit de sortir, cela par simple mesure d'hygiène.

Il y a un certain temps, les locaux de l'ancien Hôtel-Dieu avaient été remis en état dans ce but et très récemment, M. Guérin, sous-préfet, avait visité les installations avec le docteur Manu inspecteur départemental des services d'Hygiène; tout paraissait satisfaisant.

Un certain nombre de lits, en effet, pouvaient encore servir, mais il manquait des couvertures et des draps. On s'écria pour cela à l'administration des Hospices.

Une question plus importante était la nourriture. On conçoit qu'on ne nourrit pas 200 personnes du jour du lendemain et surtout gratuitement, sans s'organiser.

C'est encore l'administration des hospices qui se chargera de cette question.

JEAN CLAIR-GUYOT.

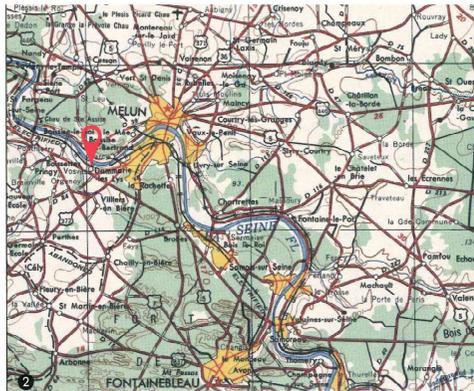
(Voir le suite à la dernière page)

d'une zone qui, dans le parc, sera fermée (...) par une petite barrière de fils barbelés.

Dès septembre 1937, La Houssaye accueille près de 1.000 personnes et l'espace limité du château incite à la création d'autres centres d'hébergements en Seine-et-Marne. La Préfecture adresse des demandes d'hébergements à toutes les communes du département, avec plus ou moins de succès. Des petits groupes, de 5 à 25 personnes, essentiellement des femmes, des enfants et des personnes âgées, quittent La Houssaye et sont répartis, par exemple, à Coulommiers, Saint-Fargeau, Dammarie-lès-Lys, Meaux et Chelles, où est créée une colonie d'enfants dite « L'ami de l'Enfant espagnol ». Les réfugiés sont installés chez les habitants, dans des colonies de vacances, des logements vacants, voire dans une usine inoccupée, comme à Provins. La taille modeste des regroupements et le placement des réfugiés chez les particuliers permettent d'assurer un accueil favorable, bien meilleur que celui réservé aux prisonniers des camps situés dans le Sud-Ouest. Mais ces arrivées suscitent aussi l'inquiétude des autorités et une hostilité, teintée de xénophobie, se manifeste fréquemment, comme dans cet échange daté de 1938 entre le Préfet et les syndicats locaux : *M. Le Ministre de l'Intérieur m'informe qu'il a été constaté que de nombreux réfugiés espagnols qui résidaient jusqu'alors dans diverses régions arrivent dans le département de la Seine sans avoir fait aucune demande préalable d'installation dans ce département. Il n'est pas besoin de vous souligner les graves inconvénients que peut entraîner un afflux inconsidéré de réfugiés espagnols dans la région parisienne déjà saturée d'éléments étrangers.* (AD77, M5448).

La fin de la Guerre d'Espagne provoqua un nouvel exode important et, en février 1939, les autorités

militaires fournissent au département 750 couvertures, paillasses et sacs de couchage destinés aux nouveaux réfugiés espagnols. Des échanges se multiplient en Préfecture pour répondre aux demandes des familles espagnoles recherchant des parents réfugiés en France. En 1940, ces regroupements sont démantelés et les réfugiés espagnols de Seine-et-Marne subissent les conditions générales de l'Occupation. Le château de La Houssaye est racheté en 1939 et restauré par ses propriétaires successifs avant d'être classé au titre des Monument historique en 2000.



Seine-et-marne

18

Les camps d'internement des Juifs étrangers, 1940-1945

Suite à l'exode de l'été 1940 consécutif à l'avancée des armées allemandes, le retour des réfugiés en Seine-et-Marne donne lieu à la création de plusieurs camps provisoires destinés à l'accueil de ces « réfugiés de passage », comme on les appelle alors : trois centres principaux sont créés à Dammarie-lès-Lys, Provins et la Ferté-sous-Jouarre. C'est dans les dépendances de l'abbaye de Dammarie-les-Lys, fondée au XIII^e siècle, que sont logés les réfugiés. D'autres centres d'accueil existaient déjà sur le territoire, comme le foyer créé à Chelles en avril 1938 par l'ORT, association juive pour le développement du travail artisanal et agricole (en russe, Obschestvo Rasprostraneniya Truda), et destiné à assister les réfugiés juifs autrichiens fuyant l'occupation de leur pays et les persécutions antisémites. Près de 600 personnes bénéficieront de cette assistance. Après la défaite des armées françaises en juin 1940, un régime d'occupation est instauré en France

et l'armée allemande contrôle la zone occupée au Nord et à l'Ouest du pays. Après le départ des réfugiés, le premier centre de Dammarie-lès-Lys est conservé et se transforme en lieu de détention destiné en particulier aux Juifs étrangers de Seine-et-Marne. Cet internement succède aux mesures d'enregistrement pratiquées dès le début de la guerre, avant la mise en place du régime de l'Occupation par les autorités allemandes. Dès 1939, le Commissariat spécial de Police de Melun établit en particulier des fiches de renseignement sur les Juifs étrangers. Les Archives départementales de Seine-et-Marne conservent différents dossiers dans lesquels apparaissent des mentions tels que : "Inutile à l'économie nationale" ou "avis favorable à l'internement". Suite aux premières ordonnances allemandes sur le statut des Juifs de septembre 1940, les préfets sont habilités à prévoir, sur décision administrative, l'internement des étrangers de confession juive. Alors

que la synagogue de Fontainebleau subit de nombreux pillages depuis le début de l'Occupation, l'édifice est incendié en avril 1941 par des individus non identifiés. En juin 1941, la mesure d'internement est élargie aux Juifs français. Les premiers internés sont détenus à l'Abbaye de Dammarie-lès-Lys à partir du 16 juillet 1941. Ce site devient, par la suite, un camp de transit avant le renvoi vers d'autres camps similaires mais plus importants comme Beaune-La-Rolande, Pithiviers ou Drancy. Ces camps de transit sont les points de départ avant la déportation, à partir du premier convoi de mars 1942, vers les centres de mise à mort en Pologne, essentiellement Auschwitz-Birkenau. La décision d'imposer le marquage des Juifs par une étoile jaune, obligatoire en public, est prise en mai 1942 et étendue au département de la Seine-et-Marne. *L'Informateur de Seine-et-Marne*, journal officiel, indique alors : *Il est rappelé que l'étoile juive doit être posée sur le*

1 M. Bonhomme (propriétaire du café *Au bon coin*, rue d'Avon, Fontainebleau), *La Synagogue de Fontainebleau après l'incendie et le saccage du bâtiment des 11, 12 et 13 avril 1941*, Tirage photographique, 8x10, 1941, AD77, Collection Daniel Gersztenkorn / Frédéric Viey.

2 Army Map Service, Paris, France, 1.250.000, 1954, U.S. Army, University of Texas, Austin.

3 Modèle d'insigne spécial en étoffe jaune porté par les Juifs à partir de mai 1942, dit "étoile jaune", collecté par les services de la sous-Préfecture de Meaux entre 1942 et 1944, Tissue imprimé, 18x15, AD77, M4149-1.

4 Couverture du registre *Police d'État de Seine-et-Marne. Liste des Juifs résidant dans le district*, Registre nominatif issu du recensement de la population juive en Seine-et-Marne réalisé en 1941 ou 1942, AD77, M4340.

côté gauche de la poitrine, solidement cousue au vêtement. Dans un certain nombre de cas, des juifs ont contrevenu à l'ordonnance sur le port de l'étoile juive, soit en n'en portant pas, soit en en portant plusieurs, soit en y ajoutant des inscriptions. Ces juifs ont été envoyés dans des camps de juifs. Un certain nombre de non-juifs qui portaient l'étoile juive ou une imitation de cet insigne et qui avaient ainsi manifesté leur sympathie pour le judaïsme, ont également été envoyés dans les camps de juifs.

Dans l'arrondissement de Meaux, 722 étoiles sont distribuées. Des rafles ciblées ont lieu entre juin 1942 et mai 1944. Les sous-préfets communiquent à la Préfecture les listes complètes de Juifs recensés et les adressent aux autorités allemandes qui procèdent, avec l'aide de la gendarmerie française, aux arrestations, de groupes, de familles ou d'individus isolés. À Ozoir-la-Ferrière, en septembre 1943, la police militaire allemande



3 (Feldgendarmerie) arrête une trentaine d'adultes et quinze enfants qui sont ensuite déportés. Le 22 octobre 1943, à La Ferté-sous-Jouarre, 14 personnes sont arrêtées dont Rose et Jean Helman, médecin, nés tous les deux en Roumanie et déportés à Auschwitz. Des sauvetages, notamment d'enfants, témoignent des différentes attitudes à l'égard des Juifs qui s'expriment dans la société française durant la guerre : avec le soutien de l'Œuvre de Secours aux Enfants (l'OSE), des religieux comme les sœurs de Notre-Dame-de-Sion ou des particuliers protègent et cachent



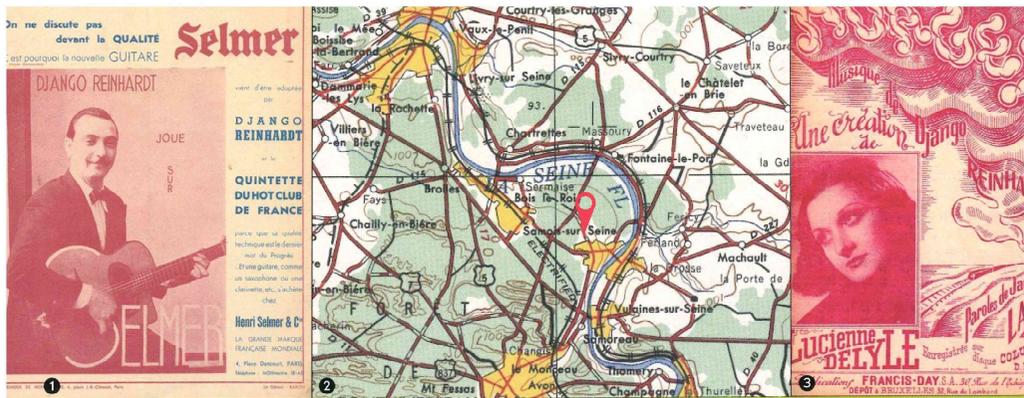
Édition Culmann, *La Ferté-sous-Jouarre. La synagogue*, Carte postale, 9x14, ca. 1920, AD77, 2Fi2230.

des enfants juifs à Avon, Champs-sur-Marne ou Chelles. Plus de vingt "Justes" en Seine-et-Marne ont été reconnus par l'État d'Israël pour leur action.

Suivant des lois spécifiques, les biens juifs sont mis en liquidation et des administrateurs provisoires prennent possession des immeubles, appartements et commerces. Des ventes de maisons appartenant à des Juifs sont adjugées à des personnes privées au bénéfice des liquidateurs.



4 Au total, en France, 1,35 milliard d'euros (plus de 5,2 milliards de francs à l'époque) sont confisqués aux Juifs, en dehors des pillages des appartements et des œuvres d'art par les Allemands. Près de 75.000 Juifs ont été déportés, dont 75% d'étrangers, et 3.000 sont morts en France dans les camps d'internement. Sur les 75.000 Juifs français et étrangers déportés vers la Pologne dans l'un des 75 convois, seuls 2.600 ont survécu.



Samois-sur-Seine

19

Django Reinhardt : jazz manouche en Seine-et-Marne

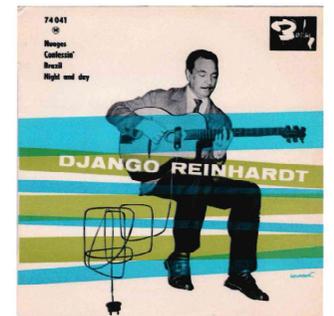
Né en Belgique le 23 janvier 1910, Django Reinhardt appartient à la famille des Manouches, groupe tzigane présent en Allemagne et dans l'Est de la France. Fils d'un musicien et d'une danseuse acrobate, son enfance est marquée par le mode de vie itinérant des siens et il subit le contrôle grandissant exercé par les forces de l'ordre à l'encontre des Tsiganes. Il est élevé par sa mère qui, dans les années 1920, installe sa roulotte dans la « Zone », ces terrains au pied des anciennes fortifications de Paris où se regroupe le petit peuple de la capitale. Django apprend la musique au sein de sa famille, débute au violon avant d'adopter le banjo et la guitare. Il se fait remarquer par plusieurs accordéonistes qui l'engagent pour les accompagner dans les bals musette et les guinguettes de Paris ou de la proche banlieue. Familier des cafés concerts, il rythme les distractions du Paris nocturne de l'époque. L'incendie accidentel de sa rou-

lotte, en octobre 1928, interrompt brutalement sa carrière et Django met près de deux ans à récupérer de ses brûlures. Durant cette période, il réapprend à jouer sur une guitare et, pour compenser la perte de l'usage de deux doigts de la main gauche, il crée une technique originale, développant une virtuosité exceptionnelle qui triomphe de son handicap. Pendant l'été 1930, à sa sortie d'hôpital, il descend sur la Côte d'Azur et découvre le jazz : c'est une révélation. Engagé dans un orchestre à Cannes puis à Paris, Django développe un style unique qui est la synthèse de ses expériences passées et de sa liberté d'improvisation. En 1934, il se lie d'amitié avec Stéphane Grappelli. Encouragés par le Hot Club de France, une association fondée par des amateurs de jazz, leur entente aboutit à la constitution d'un groupe : le Quintette du Hot Club de France, un orchestre de jazz entièrement à cordes. Django

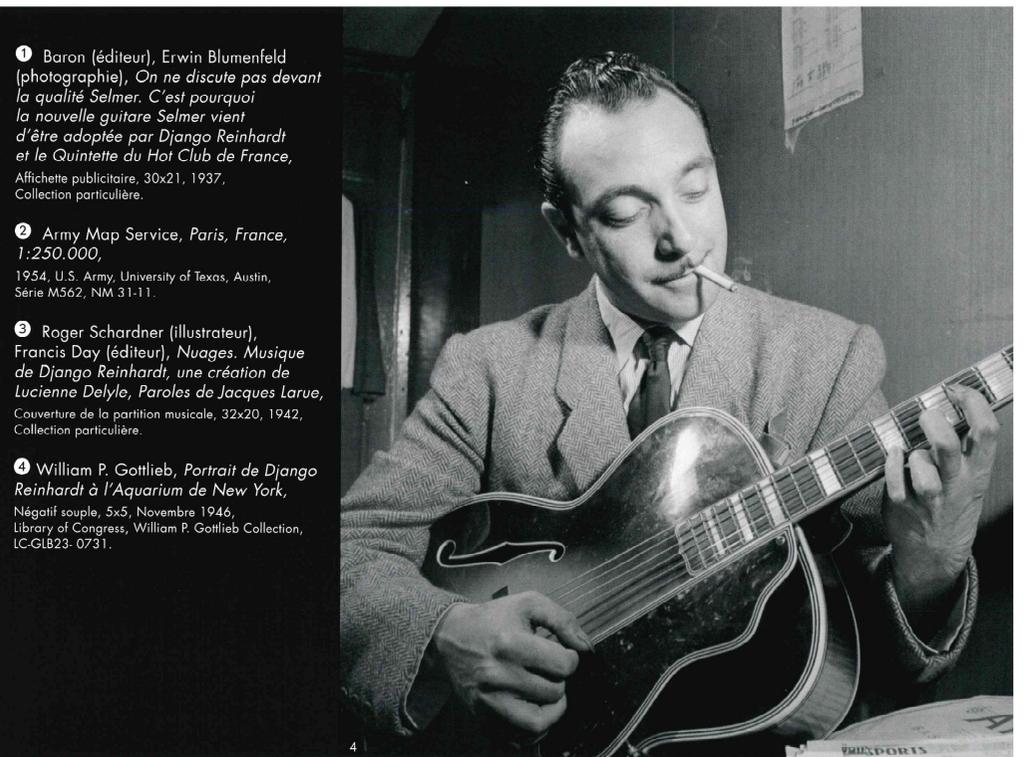
fréquente alors certains des grands jazzmen noirs américains comme Louis Armstrong et Coleman Hawkins qui l'adoptent comme un des leurs. Équipé d'un nouveau modèle de guitare développé par la marque Selmer, Django marque de son empreinte l'histoire de cet instrument. Son groupe se produit et dans plusieurs pays d'Europe, notamment au Royaume-Uni où l'orchestre influence toute une génération de musiciens et inaugure une nouvelle époque de la musique jazz. Lorsque la guerre éclate en 1939, le Quintette se sépare et Django forme un nouvel orchestre. Dans Paris occupé, le jazz français connaît un âge d'or dont Django, porté par le succès de sa composition *Nuages*, est la figure la plus emblématique. En 1941, il constitue une grande formation, « Django's Music », dont les partitions élaborées révèlent de nouvelles ambitions orchestrales. Peu après,

il se lance dans une pièce symphonique, *Manoir de mes rêves* et projette d'écrire une *Messe pour les Romanichels* au moment où ses frères tziganes sont internés dans des camps et persécutés dans toute l'Europe. Afin d'éviter d'avoir à jouer en Allemagne au service de la collaboration, il réside à Thonon-les-Bains quelques temps et tente de fuir en Suisse à l'automne 1943 mais il est refoulé. Il se réfugie dans le Sud de la France puis revient à Paris. En 1945, Django renoua avec les jazzmen américains et fut invité par Duke Ellington à participer à une tournée comme soliste de son grand orchestre qui fit étape dans de grandes villes des États-Unis : Chicago, Boston, Philadelphie et New York, où ils furent à l'affiche du Carnegie Hall. Séparés par la guerre, Django retrouve Stéphane Grappelli à Londres en janvier 1946 : tous deux improvisent une *Marseillaise* dans un registre swing. À son retour en France, il

se détache progressivement de la musique pour retourner vivre en caravane et adopte, durant les dernières années de son existence, un mode de vie modeste dans le village de Samois-sur-Seine où il se livre à ses distractions favorites : la peinture, la pêche, le billard, notamment avec le Billard Club Samoisien, et les jeux avec son fils « Babik », né en 1944. Django meurt en 1953 et est inhumé au cimetière de Samois-sur-Seine, auprès de ses proches. Depuis 1968, la ville accueille un festival de jazz qui porte son nom et se répète chaque année depuis 1983.



Django Reinhardt, *Nuages, Confession, Brazil, Night and day*, Pochette de disque, Vinyle 45T, 1961, Barclay, collection particulière.

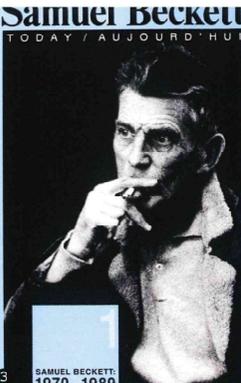
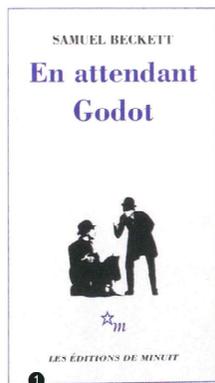


1 Baron (éditeur), Erwin Blumenfeld (photographie), *On ne discute pas devant la qualité Selmer. C'est pourquoi la nouvelle guitare Selmer vient d'être adoptée par Django Reinhardt et le Quintette du Hot Club de France*, Affichette publicitaire, 30x21, 1937, Collection particulière.

2 Army Map Service, Paris, France, 1:250.000, 1954, U.S. Army, University of Texas, Austin, Série M562, NM 31-11.

3 Roger Schardner (illustrateur), Francis Day (éditeur), *Nuages. Musique de Django Reinhardt, une création de Lucienne Delyle, Paroles de Jacques Larue*, Couverture de la partition musicale, 32x20, 1942, Collection particulière.

4 William P. Gottlieb, *Portrait of Django Reinhardt à l'Aquarium de New York*, Négatif souple, 5x5, Novembre 1946, Library of Congress, William P. Gottlieb Collection, LC-GLB23-0731.



Ussy-sur-Marne

20

La maison de Samuel Beckett

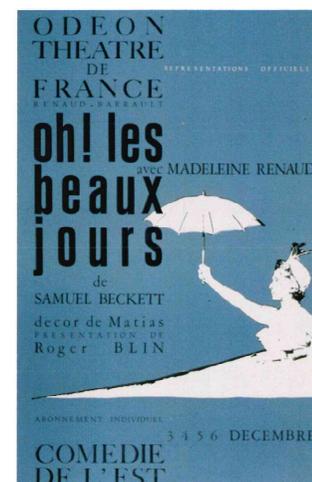
Né dans la banlieue de Dublin, le 13 avril 1906, Samuel Beckett étudie le français, l'italien et l'anglais au Trinity College de Dublin puis s'installe à Paris en 1928. Pendant deux années, il devient lecteur d'anglais à l'École Normale Supérieure de Paris. Il rencontre alors James Joyce dont l'œuvre influence profondément la formation littéraire de Beckett. Ses premiers écrits de critique portent sur Dante et Proust mais il s'éloigne peu à peu du monde académique pour se consacrer à l'écriture de textes littéraires qui commencent à paraître à partir de 1929. Après plusieurs voyages en Europe, il s'installe définitivement à Paris en 1938 et achève la rédaction de son premier roman *Murphy*, qui paraît la même année en Angleterre. Durant l'Occupation, Beckett s'engage, dès 1940, dans la résistance et est recruté dans le réseau « Gloria SMH » (initiales inversées de His Majesty's Service), formé d'intellectuels, de cadres et d'artistes, et

lié à l'Intelligence britannique. Le réseau tombe en août 1942, mais Samuel Beckett et sa compagne, Suzanne Déchevaux-Dumesnil, échappent à l'arrestation et se réfugient en zone libre. Le couple s'installe à Roussillon, dans le Vaucluse, jusqu'en 1945 avant de revenir à Paris à la Libération. Au début des années 1950, Beckett est accueilli par Jérôme Lindon, directeur des Éditions de Minuit, qui publie dès lors l'intégralité de son œuvre. Ses trois premiers romans, *Molloy*, *Malone meurt* et *L'innommable*, paraissent entre 1951 et 1953 et établissent sa renommée comme écrivain, novateur et inclassable. L'immense succès de sa pièce de théâtre, *En attendant Godot* (1952), et la consécration internationale de son œuvre l'incitent à acquiescer, en 1953, une maison de campagne sur les hauts d'Ussy-sur-Marne, au hameau Mollien, près de La Ferté-sous-Jouarre. Il y retrouve le calme et la sérénité propices à l'écriture : c'est dans

cette maison qu'il rédige la plupart de ses écrits entre les années 1950 et 1980. L'originalité de son œuvre tient dans la superposition et le passage créatif entre les genres (roman, théâtre, poésie, film) et l'usage alterné du français et de l'anglais comme langue d'écriture ainsi que l'auto-traduction de ses œuvres dans l'une ou l'autre langue. Beckett est récompensé par le prix Nobel de littérature en 1969 mais il considère cette récompense comme une « catastrophe » : l'enthousiasme qui entoure la réception de son travail et l'analyse critique sont perçus avec méfiance et il se détourne des mondanités et des devoirs qu'impose la célébrité. Dans la dernière période de l'œuvre de Beckett, marquée par *Comment c'est* (1961), *Watt* (1968), *Le Dépeupleur* (1970), *Compagnie* (1980), la prose devient à la fois de plus en plus dense et hachée. L'écriture traduit l'attention à l'infime et au fragmentaire, et rend compte d'une observation du

corps soumis à l'effort de l'existence, comme en témoigne une lettre écrite en 1957 à son amie Ethna MacCarthy, à propos de sa vie quotidienne à Ussy : *Je perds la bataille avec les taupes, et les sangliers ont démoli la clôture de barbelés. Je passe la plupart du temps à Ussy à tuer le temps avec la pelouse et du papier... Vie triste et morne sans aucune perspective. Je prends ma bicyclette et grimpe les côtes en me refusant à mettre pied à terre, suant et souffrant, les jambes en capilotade... Après avoir avalé une poêlée d'asperges et de patates arrosées d'un demi-litre de gros bleu, il prend un bain et va se coucher.* La vie de Beckett à Ussy tient aussi à son amitié avec ses amis Josette et Henri Hayden qui habitent non loin de là, à Mareuil-sur-Ourcq dans l'Oise, puis, encore plus près, à Reuil-en-Bric. Henri Hayden (1883-1970), peintre né à Varsovie en Pologne, émigré en France dans les années 1900, rencontre Beckett

à Roussillon pendant la Seconde Guerre mondiale. Les deux hommes se lient alors d'une amitié ininterrompue, ponctuée par des parties d'échecs. Beckett meurt en 1989 et est enterré au cimetière du Montparnasse.

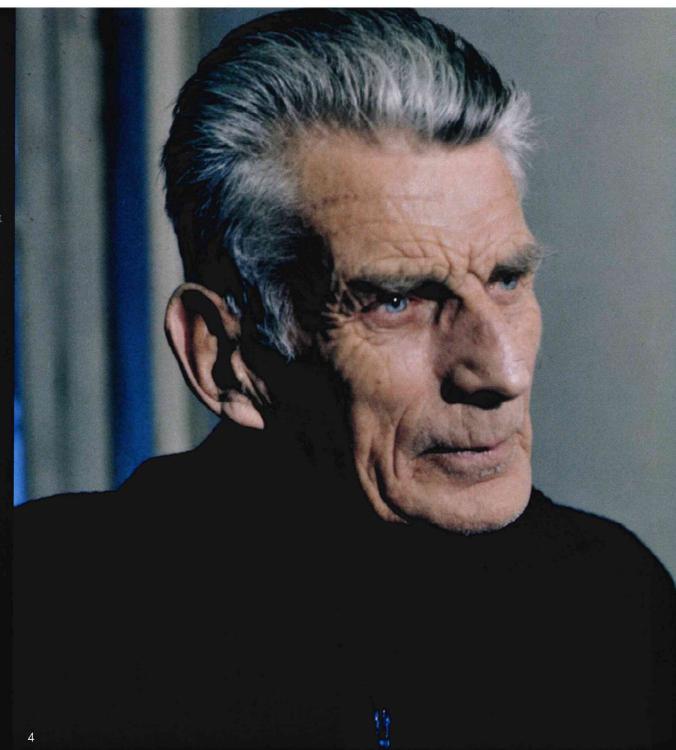


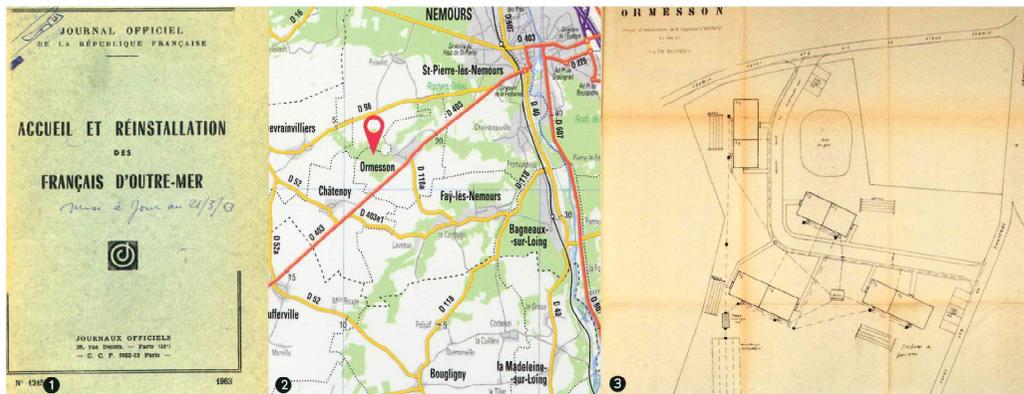
Théâtre de l'Odéon, "Oh ! Les beaux jours" de Samuel Beckett à l'Odéon Théâtre de France Renaud-Barrault, mis en scène de Roger Blin, Affiche de la pièce, 60x38, 1963.

« Il y a des jours merveilleux. Par-ci par-là, un dîner avec les Hayden. Joué une fois aux échecs. L'air crucifié pendant vingt coups avant de faire une erreur qui s'est traduite par un match nul. »

Samuel Beckett

- 1 Couverture de Samuel Beckett, *En attendant Godot*, Paris, Les Éditions de Minuit, [1^{ère} édition 1952], 1995, 136 p., Collection particulière.
- 2 Géoplanisphère, *Carte routière de Seine-et-Marne*, Melun, Conseil général de Seine-et-Marne, 2013 © DR.
- 3 Couverture de *Samuel Beckett Today / Aujourd'hui*, n° 1, « Samuel Beckett : 1970-1989 », Collection particulière.
- 4 Roger Pic, *Portrait de Samuel Beckett*, Tirage photographique, 24x18, 1977, Bibliothèque nationale de France, DIA-PHO-1 (955).





Ormesson

21

Loger les rapatriés d'Algérie : l'histoire des familles de Harkis dans les années 1960

Les Harkis désignent les personnes, et leur famille, qui ont servi l'Algérie coloniale ou qui ont été enrôlés par l'armée française ou se sont engagés durant la guerre d'Algérie (1954-1962), la *harka* signifiant "mouvement" et par extension "troupe mobile". Cette population regroupe en réalité de multiples cas de figure : d'un côté, les supplétifs de l'armée française, réservistes, gardiens, qui défendaient les villages et, d'un autre côté, ceux qui sont intégrés en commandos offensifs au début de la guerre d'Algérie (1954-1962) ainsi que les non-supplétifs qui ne font pas partie de l'armée. Ce terme désigne parfois tous les « Français musulmans rapatriés » en France à la fin de la guerre d'Algérie, en 1962. En Algérie, pour certains, *harki* est devenu synonyme de traître et de collaborateur mais cette idée est aujourd'hui tempérée et la complexité de la guerre d'Algérie, qui met fin à 130 années de colonisation, conduit à

écarter toute comparaison avec la période de l'Occupation. À partir du printemps 1962, l'arrivée sur le sol métropolitain de près de 66.000 Harkis et membres de leurs familles entraînent l'installation, dans des conditions parfois difficiles, de nombreuses familles qui subissent à la fois l'exil de leur pays, avec lequel les liens sont coupés, et l'hostilité de la société française. Les rapatriements tardent à s'organiser : il faut attendre les massacres de l'été 1962 pour qu'un dispositif d'accueil soit constitué officiellement. À cette date, 20.000 supplétifs et leurs familles sont placés dans des camps d'hébergement militaires, dont le camp de Rivesaltes, et 3.200 sont engagés dans l'armée française. En tout, suivant un recensement de 1968, on estime à 140.000 les Français musulmans rapatriés qui s'établissent en France entre 1962 et 1968, dont 66.000 membres des familles d'anciens supplétifs, dont le nombre s'élève à 21.000. L'installation plus

durable se déroule suivant deux modèles, celui d'environ 75 hameaux forestiers, situés en pleine campagne, dans le Midi essentiellement, et les cités urbaines à la périphérie des villes. Ces dernières, une quarantaine, s'éparpillent autour de toutes les grandes villes du pays. À Ormesson, tout près de Nemours, un ensemble d'une dizaine de familles est logée, à partir de 1964, dans une ancienne ferme appartenant à la Compagnie industrielle des sables de Nemours qui est l'employeur principal de cette communauté. Dans cette ferme, les logements se répartissent au rez-de-chaussée et dans un grenier, le chauffage défectueux fonctionne au charbon et les conditions de vie sont extrêmement précaires. De plus, les plaintes des riverains se multiplient. Malgré l'absence de tout délit constaté, une pétition est transmise à la mairie et exprime l'hostilité et le racisme qui entourent la communauté des Harkis : (...) *L'introduction de 50*

« (...) Bénéficiant d'un logement précaire duquel ils seront vraisemblablement expulsés un jour ou l'autre, se trouvant sans travail, et ayant des difficultés en ce qui concerne leur placement, les chefs de famille s'aigrissent au fur et à mesure que les jours passent et que leur mécontentement grandit. »

Service des « Affaires sociales musulmanes » de la Préfecture de Seine-et-Marne, Juin 1965

1 Couverture de l'ouvrage *Accueil et réinstallation des Français d'outre-mer*,

Paris, Impression des Journaux officiels, 1963, 529 p., AD77, 8/2754.

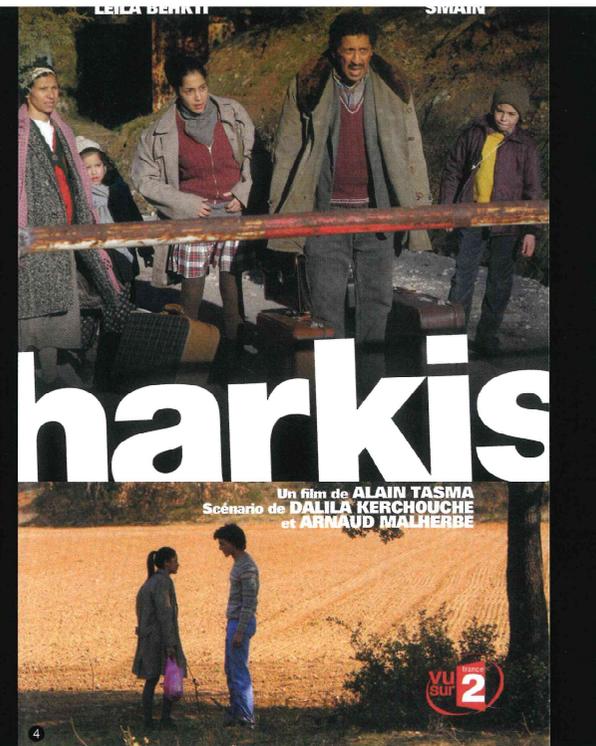
2 Géoplanisphère, *Carte routière de Seine-et-Marne*,

Melun, Conseil général de Seine-et-Marne, 2013 © DR.

3 Plan du projet de la Société nationale de construction de logements pour les travailleurs (SONACOTRA) de création d'un parc à logements préfabriqués à Ormesson, 1965, AD77, SC20015.

4 Affiche du film *Harkis* d'Alain Tasma,

2006, France 2, 97 min., d'après un scénario de Dalila Kerkouche, auteur de *Mon père, ce harki* (Paris, Seuil, 2003) et Arnaud Malherbe, Collection Génériques.



arabes en quelques mois change profondément le caractère de ce paisible et charmant petit pays résidentiel, qui devient une "zone" et provoque de graves inconvénients, tant physiques que moraux : hygiène lamentable, récoltes et jardins pillés, attaques de femmes isolées, etc. Contrairement à ces propos, un rapport du Centre d'hygiène sociale de Nemours constate les bonnes conditions sanitaires maintenues dans la ferme, malgré un environnement difficile. L'auteur du rapport note : *Je pense qu'il n'y a pas un problème "harki" mais des incidents de village créés par les habitants sous l'impulsion d'une minorité hostile aux Nord-Africains, et trouvant que leur petit village pittoresque (...) perd de son charme et de sa tranquillité et aussi parce qu'ils n'apprécient pas la proximité de leurs enfants avec les petits Harkis.* En février 1965, les revendications des Harkis pour l'amélioration de leur logement incitent les autorités à se réu-

nir pour envisager un relogement. La Société nationale de construction de logements pour les travailleurs (SONACOTRA) propose de construire huit « pavillons jumelés de type préfabriqué lourd Phoenix », des bungalows sur pilotis de construction rudimentaire. Mais le projet d'implantation de ces logements rencontre de nombreuses difficultés et la situation s'enlise. Après des mois d'attente, les ouvriers de l'usine décident de démissionner. Ils multiplient les requêtes auprès des services sociaux, de la Préfecture. En raison de leur démission collective, la Compagnie des sables de Nemours décide de retirer sa participation au projet de logement de la SONACOTRA, avec le soutien de la mairie d'Ormesson, et le relogement des familles est, une nouvelle fois, suspendu. Par la suite, les Harkis d'Ormesson sont dispersés dans le parc social des villes alentours, non sans difficulté. Le Ministre des rapatriés, François

Missoffe, avait émis une note en janvier 1964 dans laquelle il soulignait la priorité de reloger les rapatriés (c'est-à-dire les *Pieds-noirs*) avant les Harkis. L'histoire de cette petite communauté d'Ormesson rappelle les révoltes plus tardives, en 1975, qui signalent la détresse des familles des anciens supplétifs, et l'histoire méconnue de tous les Français musulmans rapatriés. Il faut attendre les années 1980 pour voir apparaître les premiers travaux pour la reconnaissance et l'histoire de cette population. En 2012, la France reconnaît tardivement la responsabilité du gouvernement français dans « l'abandon » des Harkis après la fin de la guerre d'Algérie en 1962.



Tous les jours, un drame

Tous les jours du mois de janvier et du début de février ont été marqués par de nouveaux drames concernant des travailleurs immigrés et leur famille. Leurs causes tiennent toujours aux déplorables conditions de travail ou de logement, à l'utilisation sans pitié des immigrés comme volant de main-d'œuvre, aux lourdeurs d'une administration qui ignore les problèmes humains...

La mort d'un enfant algérien de 9 ans en est la triste illustration. Le 8 janvier, il était tué par l'écroulement d'un mur dans les ruines du bidonville de Courtry (Seine-et-Marne) où sa famille habitait, avec quatre autres familles jugées trop nombreuses pour être relogées ailleurs.

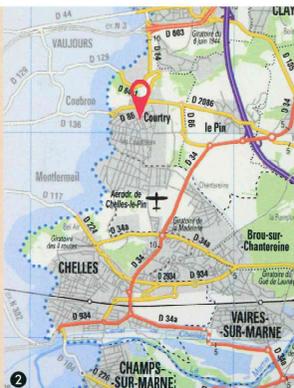
Pour la seule journée du 15 janvier on compte (parmi les décès dont la grande presse a fait état), cinq décès de travailleurs immigrés par mort violente : trois ont été tués au travail, dans le bâtiment et l'industrie automobile, deux sont morts dans l'incendie de leur logement vétuste à Lyon.

Après Avignon, Montpellier et Paris ont été le théâtre de la même répression contre des travailleurs étrangers qui demandaient la régularisation de leur situation. La police a fait « évacuer » les locaux (un temple protestant à Montpellier et une salle paroissiale à Paris) où ces travailleurs, grévistes de la faim, s'étaient réfugiés et une vingtaine d'entre eux ont été aussitôt expulsés.

Ce sont aussi les femmes et les enfants qu'on empêché de rentrer en France depuis la suspension de l'immigration. Les comités locaux du M.R.A.P. nous ont signalé une soixantaine de cas, souvent déchirants, dans les Yvelines, une cinquantaine en Haute-Savoie...

Ainsi se crée, comme l'a signalé le comité parisien du M.R.A.P., « un climat d'insécurité et de tension » qui ne s'apaisera qu'avec des mesures concrètes et immédiates.

On n'a pas voulu reloger ailleurs ces enfants qui jouent, au péril de leur vie, dans les ruines d'un bidonville.



Courtry

22

Le bidonville de Courtry : le mal-logement des populations immigrées dans les années 1960 et 1970

Après la Seconde Guerre mondiale, de nombreux bidonvilles voient le jour en France. La destruction de bâtiments durant la guerre, l'exode rural et la venue de la main d'œuvre étrangère se conjuguent pour produire, autour des grandes villes essentiellement, des îlots de grande pauvreté. Le terme de *bidonville* désigne les zones de baraques précaires et insalubres groupées en véritables cités où vivent, au milieu des années 1960, près de 100.000 habitants. En 1964, on estime à 40 % le nombre d'Algériens vivant en France qui habitent dans des bidonvilles ; celui de Nanterre, qui est l'un des 89 bidonvilles recensés dans la région parisienne, regroupe 14.000 personnes. Grâce à l'action de groupements en défense des populations les plus vulnérables, le problème crucial du logement pour les sans-abris et les immigrés est alors progressivement pris en compte par les autorités. À partir des années 1960-1965, plusieurs bidonvilles se développent

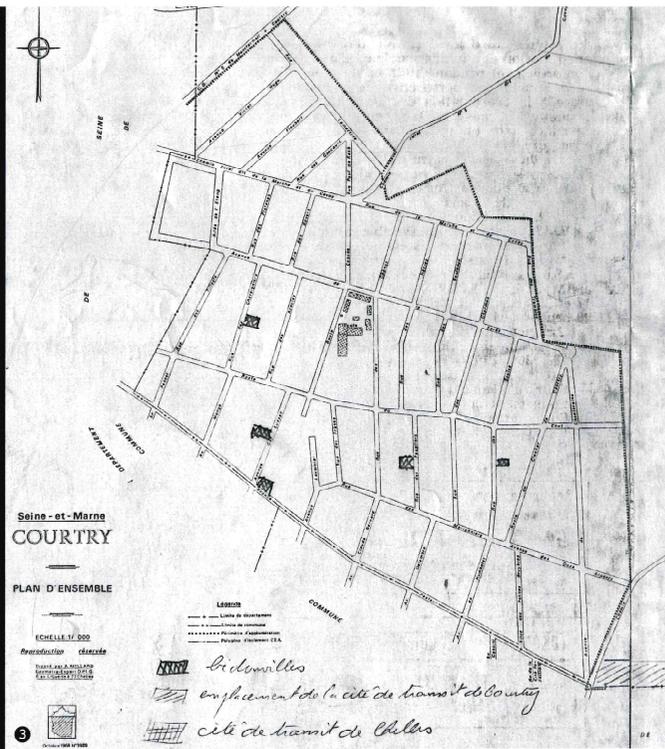
dans la commune de Courtry près du quartier des Coudreaux de Chelles. Des familles pour la plupart d'origine algérienne résident sur des terrains qui ne possèdent ni eau courante, ni électricité. Des baraquements prennent place les uns à côté des autres sur un sol de terre qui se transforme en boue à la moindre averse. En 1967, la Préfecture propose à la mairie de Courtry de réaliser une cité de transit mais rien n'est décidé. Un recensement comptabilise 37 familles composées de 230 personnes qui habitent, en 1969, dans le bidonville principal de Courtry, situé rue des Peupliers. La Préfecture de Seine-et-Marne espère rapidement « l'expulsion des squatteurs » et la mairie de Courtry dresse un bilan des « méfaits et déprédations » commis supposément par les habitants. En 1971, un projet d'installation d'une cité de transit, réalisé par une filiale de la SONACOTRA (Société nationale de construction de logements pour les travailleurs algériens),

est abandonné : un fait divers commis à Chelles-les-Coudreaux en août 1971, qui implique de jeunes hommes, désignés comme « Maghrébins », est exploité par la presse. Dans une délibération spéciale, le conseil municipal de Courtry « demande l'expulsion immédiate du territoire national des familles des délinquants, ascendants ou descendants, réclame la mise en place de forces de police suffisantes en permanence (...) ». L'hostilité et le racisme s'expriment ouvertement. Par la suite, certaines familles sont progressivement relogées, notamment à Chelles, mais un petit groupe est contraint de demeurer dans le bidonville. En août 1973, la mairie de Courtry incite les habitants à partir et procède à la démolition partielle d'une habitation dont les gravats sont laissés sur place. En janvier 1974, alors qu'il reste 104 personnes sur le terrain, le toit d'une maison est arraché par la tempête et les pompiers installent une bâche. Les conditions de vie des

« Un gosse tué par l'effondrement d'un mur. 5 familles, 31 enfants, vivent encore à Courtry dans les ruines d'un bidonville qui menacent de s'effondrer. Ils ne disposent pas des conditions élémentaires d'hygiène (eau par exemple). La santé et le devenir des enfants sont déjà compromis. Il s'agit de familles de travailleurs dont le père assume une activité régulière. Leur détresse nécessite des mesures d'urgence ! »

Tract, 1975

- « Tous les jours, un drame », *Droit & liberté*, Revue mensuelle du Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix (MRAP), n° 336, 1975, p. 7, Archives numériques du MRAP.
- Géoplanisphère, Carte routière de Seine-et-Marne, Melun, Conseil général de Seine-et-Marne, 2013 © DR.
- Commune de Courtry, Plan d'ensemble de la commune de Courtry, Localisation des bidonvilles, Plan et mentions manuscrites, 40x60, 1968-1975, AD77, 130W41.



« Vivre en bidonville », *Droit & liberté*, Revue mensuelle du Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix (MRAP), n° 315, 1972, p. 13, Archives numériques du MRAP.

familles se détériorent rapidement et les autorités sont interpellées par l'Association de soutien aux travailleurs immigrés (ASTI), en vain. Il est prévu de reloger les familles dans des logements HLM à Claye-Souilly

et Villeparisis.

Le 8 janvier 1975, l'écroulement d'un pan de mur situé dans le bidonville provoque la mort d'un enfant. Ce drame suscite une vive émotion et une *Comité d'action pour le relogement des habitants des bidonvilles et autres logements insalubres* se mobilise avec le soutien des partis de gauche, du Secours catholique, des syndicats d'enseignants des écoles de Chelles et de l'ASTI. Une pétition, une exposition et des réunions publiques sont organisées à Chelles pour « mettre l'administration face à ses responsabilités pour que le relogement des familles concernées devienne effectif ». Le conseil municipal de Courtry se réunit alors et « dénonce la lenteur excessive des actions menées par l'administration pour assurer le relogement des habitants des bidonvilles ». Dans les mois suivants, les dernières installations sont démantelées et toutes les familles trouvent un logement dans le parc social. L'histoire du bidonville de Courtry

INTOLÉRABLE !

Un gosse tué par l'effondrement d'un mur. 5 familles, 31 enfants, vivent encore à COURTRY dans les ruines d'un bidonville qui menacent de s'effondrer. Ils ne disposent pas des conditions élémentaires d'hygiène (eau par exemple). La santé et le devenir des enfants sont déjà compromis. Il s'agit de familles de travailleurs dont le père assume une activité régulière.

Leur détresse nécessite des mesures d'urgence !

Les organisations signataires de ce présent appel déclarent qu'elles engagent cette action avec la volonté d'un finit définitif.

Elles exigent le relogement immédiat de ces familles, dans des conditions de logement qui ne dépassent pas le quart de leurs ressources et dans une commune du département qui en dispose pas de son lot de travail.

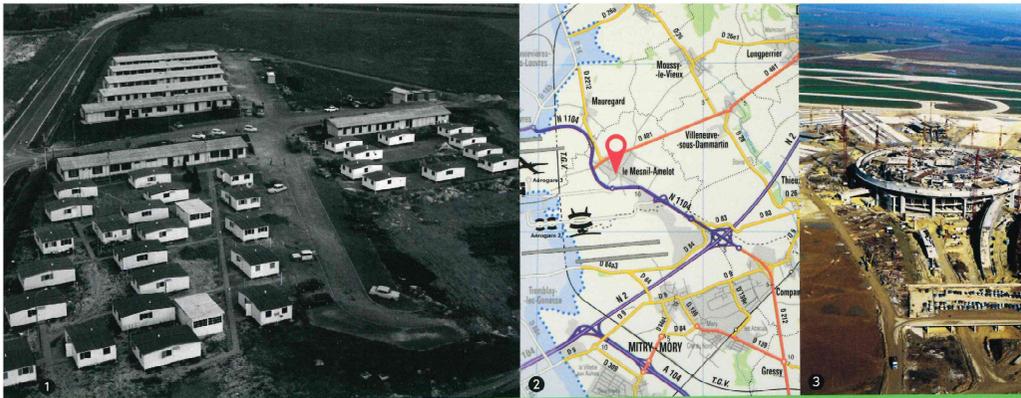
Les organisations signataires entendent développer leur action pour une véritable politique sociale du logement qui, enfin, permettra la suppression définitive des bidonvilles. À CHELLES, COURTRY, elles ne souhaitent pas que, comme lors de leurs précédentes actions, représentants du pouvoir à la perspective de élus locaux, établissements soient leurs responsables pour le relogement de ces familles.

En conséquence, nos organisations appellent la population à signer massivement la pétition et à participer à la collecte qu'elles organisent

- Secours Océanique Français
- Association des Algériens en France
- Parti Communiste Océan
- Parti Socialiste
- Jeunesse Communiste
- Secours Catholique
- S.L.C.S.T.
- S.A.I.S.
- S.A.I.
- Amicale Lyonnaise
- S.E.P.F. S.A.L.
- S.E.F.A.C.
- Parti Socialiste Océan
- Centre Océano-Français
- L.P.S.
- Le Département de la Seine

Collectif, *Intolérable !*, Tract distribué devant le marché de Chelles le 19 janvier 1975 suite à la mort du jeune Djennane, Imprimé, 27x21, AD77, 1930W41.

souligne l'importance de la médiation qui fait connaître les conditions de vie déplorables des habitants et le rôle des associations d'entraide pour la suppression du mal-logement des immigrés en France.



Le Mesnil-Amelot

23

Construire Roissy : les travailleurs étrangers dans les années 1970

Avant son inauguration en 1974, la construction de l'aéroport de Roissy, situé à la frontière de trois départements (Val-d'Oise, Seine-Saint-Denis et Seine-et-Marne), bouleverse la vie des villages alentours. Les communes avoisinantes doivent céder une grande partie de leurs terres, 800 des 1.300 hectares de Roissy par exemple. Le Mesnil-Amelot abandonne la moitié de sa superficie au projet d'aéroport et, près du village historique, un autre village artificiel destiné aux travailleurs de Roissy réunit progressivement près de 1.200 personnes, en majorité des étrangers. Ces effectifs constituent une grande partie des ouvriers du chantier qui interviennent sur la construction des aérogars, des pistes, des tours de contrôle et des autoroutes. Lors des travaux, le chantier de Roissy est alors le plus grand chantier industriel en Europe. Ce que l'on appelle le « camp » est créé en 1967 et situé à quelques dizaines de mètres du chantier. Il se compose de deux espaces : une série

de longs pavillons, logements collectifs destinés majoritairement aux ouvriers célibataires, et un ensemble de pavillons préfabriqués sur pilotis, sorte de bungalows qui accueillent, parfois durant plusieurs années, les familles des chefs d'équipe et conducteurs d'engins. Les pavillons appartiennent à l'entreprise publique créée pour la construction de l'aéroport et comprennent des chambres rudimentaires à deux lits. Une rue principale est bordée de pavillons dits administratifs : le bureau des gardiens, l'infirmier, une antenne de la Sécurité sociale et des Allocations familiales, une salle de restaurant et de la coopérative, des salles de télévision et de jeu. Le camp est mis en place par les Foyers du bâtiment (l'ADEF) et géré sous le contrôle d'un centre inter-entreprises qui regroupe toutes les entreprises du chantier. Le coût du logement qui comprend l'hébergement, le chauffage, le blanchissage, l'utilisation des salles de douches et de loisirs revient à 7 francs, pris en

charge directement par les entreprises qui règlent directement le séjour de leurs salariés à l'ADEF. En 1972, ce foyer patronal compte environ 360 Algériens, 410 Portugais, 200 Tunisiens et Marocains et 40 Français. Une vingtaine de familles de travailleurs portugais s'est aussi installée au village après une période de résidence dans le foyer. La vie quotidienne est dominée par une série de règles qui imposent une discipline jugée sévèrement par les résidents : en particulier, aucune femme extérieure au foyer ne pouvait entrer. Les dysfonctionnements de l'assistance médicale sont aussi reprochés aux employeurs négligents, comme le déclare un ouvrier : « Lorsqu'il y a un accident sur le chantier, il faut attendre parfois un bon moment l'ambulance. » La rigueur des conditions de travail pèse lourdement sur la vie quotidienne des travailleurs : le volume horaire hebdomadaire approche les 50 heures, la pénibilité du travail sur ce chantier gigantesque et l'absence

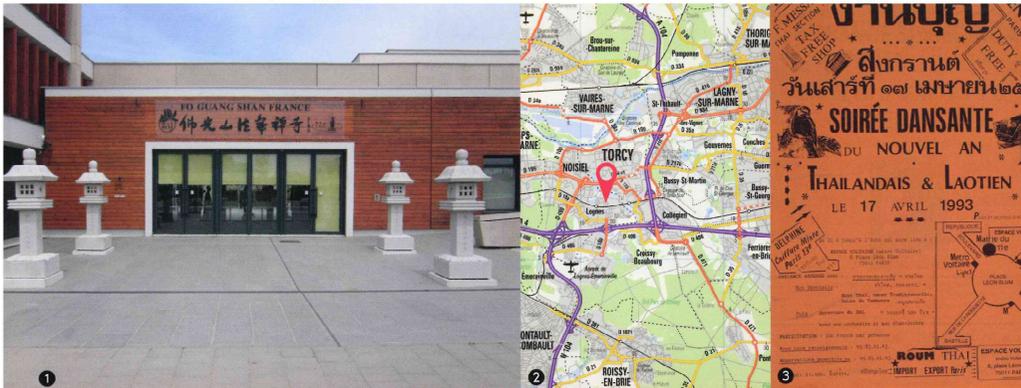
- 1 Jean-Jacques Moreau, *Vue panoramique du foyer de travailleurs du Mesnil-Amelot*, Tirage photographique, 13x18, 1969 © Aéroports de Paris.
- 2 Géoplanisphère, *Carte routière de Seine-et-Marne*, Melun, Conseil général de Seine-et-Marne, 2013, © DR.
- 3 Jean-Jacques Moreau, *Vue panoramique du chantier de l'aéroport de Roissy*, Tirage photographique, 18x13, 1972 © Aéroports de Paris.
- 4 Jean-Jacques Moreau, *Des travailleurs sur le chantier de construction du terminal 1 de l'aéroport de Roissy*, Tirage photographique, 13x18, 1972 © Aéroports de Paris.



Jean-Jacques Moreau, *L'épicerie du foyer de travailleurs du Mesnil-Amelot*, Tirage photographique, 13x18, 1969 © Aéroports de Paris.

supporte les inconvénients de Roissy sans en tirer aucun avantage. L'idée que la présence de ces travailleurs étrangers pose des « problèmes » et des « inconvénients » et n'apporte que des désavantages est alors une idée courante dans la France du début des années 1970. La mairie fait connaître le « coût » occasionné par cette présence : les frais assumés par l'école municipale qui accueille les enfants scolarisés, les frais de nettoyage et le coût des

installations sanitaires et d'évacuation de l'eau. Surtout, l'augmentation du nombre des ouvriers entraîne la création d'une aire d'accueil de caravanes : comme à Roissy où 50 places sont installées dans un caravanning, le Mesnil-Amelot accueille, dans plusieurs parcs aménagés, des dizaines de caravanes qui appartiennent généralement aux chefs d'équipe et conducteurs d'engins. Ce mode de vie contraint par les conditions exceptionnelles du chantier de l'aéroport est parfois mal vécu par les habitants de ces logements à la fois provisoires et durables. Au fur et à mesure de l'achèvement des travaux de l'aéroport, ces installations, foyers et caravans, sont progressivement démantelées. Le 13 mars 1974, un Boeing 747 de la compagnie américaine TWA en provenance de New-York se pose, pour la première fois, à Roissy Charles-de-Gaulle, sur les pistes construites par les travailleurs étrangers du Mesnil-Amelot.



Marne-la-Vallée

Les villes asiatiques de Marne-la-Vallée depuis les années 1970

À partir des années 1970, de nombreuses communautés venues d'Asie s'installent dans plusieurs villes autour de Marne-la-Vallée. La proximité avec la capitale et la construction de villes nouvelles, situées non loin de plusieurs lignes du RER, jouent un rôle attractif pour ces migrants. La guerre du Viêt Nam (1955-1975) qui touche toute la péninsule indochinoise pousse à l'exil des millions de personnes qui fuient le conflit ou la répression. Dans un premier temps, des réfugiés venus essentiellement du Cambodge, du Viêt Nam et du Laos, parfois d'origine chinoise, affluent vers la région parisienne et s'installent, pour une grande part, dans le 13^{ème} arrondissement. Dans les années 1980, de nouvelles vagues de migrants, dont certains originaires de Chine, s'installent à Paris et dans le grand Est parisien, en particulier dans quelques unes des vingt-six communes composant la Ville Nouvelle de Marne-la-Vallée qui se développe alors : les communes de Torcy, Noisiel, Lognes (en

Seine-et-Marne), Noisy-le-Grand (Seine-Saint-Denis) ou encore Noisieu (Val-de-Marne) concentrent d'importants foyers. Le lotissement de la villa Mandinet dans la commune de Lognes est un exemple de cette spécialisation spatiale. Ensemble de 41 maisons individuelles mitoyennes, ce quartier accueille plus de 200 personnes entre 1983 et 1984 dont 70% d'Asiatiques, majoritairement des Cambodgiens puis des Laotiens et des Vietnamiens. Des facilités financières accordées par l'État, qui permettaient alors d'accéder à la propriété, favorisent cette installation. Comme en témoigne au Monde en 2005, une habitante venue du Laos : *On était tellement enthousiasmés qu'on a acheté la maison sur plan, sans la voir pour de bon. À l'époque, on vivait à six dans un deux-pièces rue Oberkampf, à Paris. On a pu acheter cette maison de quatre pièces à un prix très avantageux, avec un prêt sur vingt ans (...)*. La construction de l'autoroute de l'Est et d'une ligne

de RER contribuent au départ de Paris : *C'est l'est, le lever du soleil : la vitalité, l'énergie... L'est, c'est la lumière, c'est l'Orient. L'idéal pour s'installer.* (Le Monde, 30 septembre 2005). Cet ancrage durable en Seine-et-Marne et le développement d'un réseau social dense se traduisent par la création de commerces et de lieux de réunion, parfois mis en œuvre par des associations de nationaux qui favorisent la cohésion des communautés. Lognes devient ainsi la première « ville asiatique de France » et est surnommée la « ville du Dragon », le mot dragon se prononçant justement *lóng* en chinois ! Dans des villes comme Bussy Saint-Georges, le tiers de la population est asiatique ou d'origine asiatique (chiffre de 2013). L'implantation des communautés asiatiques explique la création de plusieurs lieux de culte du bouddhisme : le Centre Bouddhique et Culture Khmer de Couilly Pont-aux-Dames, l'Association de la Saugha

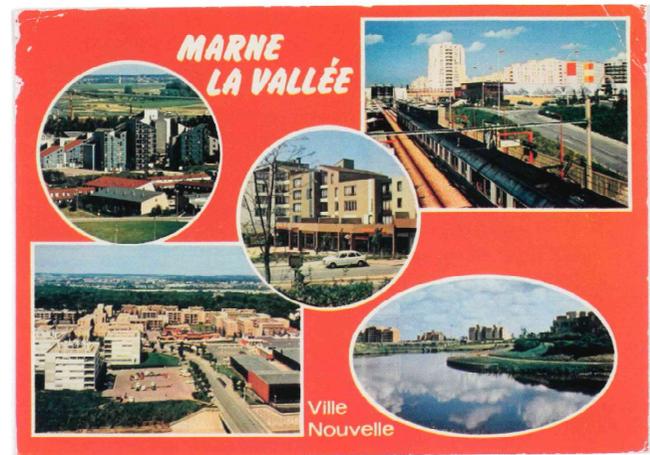
- 1 Xavier Ndala, Entrée du temple Fo Guang Shan à Bussy-Saint-Georges, Photographie numérique, 2015, Collection Génériques.
- 2 Géoplanisphère, Carte routière de Seine-et-Marne, Melun, Conseil général de Seine-et-Marne, 2013 © DR.
- 3 Auteur inconnu, Soirée dansante du Nouvel An thaïlandais et laotien, Affiche, 33x44, 1993, Collection Génériques © DR.
- 4 Auteur inconnu, Chinois en France. Un siècle de présences de 1900 à nos jours, Affiche de l'exposition présentée à la Grande Arche à Paris-La Défense organisée par l'Association mémoire collective, 45x64, 1995, Collection Génériques © DR.



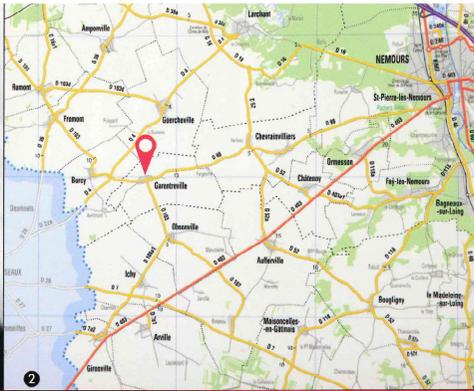
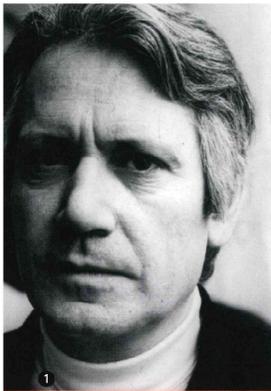
Éditions Raymon, Marne-la-Vallée.
Divers aspects : Champs, Noisy-le-Grand, Noisiel, Torcy, Lognes, Emerainville,
Carte postale, 13x18, ca. 1987, AD77, 2F120758.

Bhikshu Bouddhiste Internationale du Vietnam à Torcy, l'Association des Moines Bouddhistes Lao à Bussy-Saint-Georges non loin de l'un des plus grands lieux de culte bouddhiste en Europe. Cette pagode taïwanaise a été construite à l'initiative de l'association Fo Guang Shan (Montagne de la Lumière du Bouddha) qui constitue un ordre monastique international chinois du bouddhisme Mahayana. Basé à Taïwan, il est l'une des plus grandes organisations bouddhistes du monde. Inaugurée le 24 juin 2012, la pagode de Bussy-Saint-Georges s'étend sur près de 7.000 m2 et sa vocation est à la fois culturelle et spirituelle. Une statue de Bouddha en jade blanc de Birmanie pesant huit tonnes domine la grande salle de prière. Des chambres pour des retraites spirituelles, un restaurant végétarien et des espaces ouverts à des cours de méditation, de calligraphie, ainsi qu'à des conférences et des concerts, en font un lieu important de sociabilité. Chaque année,

l'organisation du Nouvel An Chinois à Bussy-Saint-Georges donne lieu à un festival « Asie en fête » qui présente des spectacles de danse, d'arts martiaux et de chants.



Éditions Raymon, Marne-la-Vallée.
Divers aspects : Champs, Noisy-le-Grand, Noisiel, Torcy, Lognes, Emerainville,
Carte postale, 13x18, ca. 1987, AD77, 2F120758.



Garentreville

25

Jorge Semprún, à travers les orages du XX^e siècle

Jorge Semprún Maura est né le 10 décembre 1923 à Madrid. Son parcours de résistant, contre le nazisme puis le franquisme, et de déporté à Buchenwald, son rôle politique et culturel en Espagne, son œuvre littéraire qui travaille la mémoire des engagements et des épreuves du XX^e siècle, en font un des grands témoins de son époque. Jorge Semprún est issu d'une famille de la grande bourgeoisie espagnole, liée au parti républicain : sa mère, qui décède lorsqu'il a neuf ans, est la fille d'Antonio Maura, président du gouvernement espagnol, son oncle, Miguel Maura, est ministre et son père, José María Semprún (1893-1966), est avocat et professeur de droit. Nommé gouverneur civil de province au début des années 1930, celui-ci est du côté des Républicains durant la Guerre d'Espagne (1936-1939) et devient diplomate au service de la République espagnole à la Haye où il réside, de 1937 à 1939, avec sa famille. En 1939, après la défaite des

Républicains, la famille s'exile en France : Jorge termine ses études au lycée Henri-IV à Paris et commence des études de philosophie à la Sorbonne au début de la période de l'Occupation. Il rejoint alors la Résistance, s'engage auprès du Parti communiste d'Espagne (PCE) en 1942 et participe au réseau des Francs-tireurs et partisans-Main-d'œuvre ouvrière immigrée (FTP-MOI). Il intègre ensuite le réseau Jean-Marie Action lié à l'organisation Buckmaster qui constitue la section française des services secrets britanniques. Arrêté par la Gestapo en septembre 1943, il est emprisonné à Auxerre puis déporté à Buchenwald. Grâce au soutien de l'organisation communiste du camp et à sa connaissance des langues, notamment de l'allemand, il évite d'être envoyé dans un kommando de travail et est affecté au service de l'administration puis dans la bibliothèque du camp. Durant cette période à Buchenwald,

près de dix-huit mois, il fréquente des résistants de nombreuses nationalités, notamment des Allemands, Espagnols et Français. Ses rencontres avec le sociologue Maurice Halbwachs et le spécialiste de la Chine Henri Maspéro le marquent profondément. Le camp est libéré le 11 avril 1945 et Semprún rejoint alors Paris. En 1947, il rencontre la comédienne Loleh Bellon avec laquelle il a un fils et décide de poursuivre ses engagements politiques. Membre actif du PCE en exil, il milite contre le régime de Franco tout en travaillant, essentiellement comme traducteur à l'UNESCO. De 1953 à 1962, il coordonne la résistance communiste, effectue plusieurs séjours clandestins en Espagne. Chargé des relations avec les milieux intellectuels, il fait ensuite partie des plus hautes instances du PCE et séjourne plusieurs fois dans les pays de l'Est, Moscou assurant un soutien logistique majeur à la résistance contre

Franco. Au début des années 1960, après des divergences avec la ligne du parti, il abandonne la vie clandestine, s'éloigne du PCE et décide de se consacrer à l'écriture. C'est à cette période qu'il décide d'acquiescer une maison de campagne à Garentreville où il séjourne souvent pour écrire ses livres à l'abri de tous. Son œuvre littéraire s'appuie sur ses expériences et ses souvenirs et questionne inlassablement les enjeux de la mémoire. Des ouvrages comme *Le Grand Voyage* (1963), *L'Évanouissement* (1967), *Quel beau dimanche* (1980), *L'Écriture ou la vie* (1994) portent sur l'épreuve de la déportation pour interroger la possibilité même d'une narration de l'expérience concentrationnaire. Une autre partie de son œuvre s'appuie sur son parcours clandestin et affronte la question de l'engagement politique et des dérives du communisme dans *La Dcuixième Mort de Ramón Mercader* (1969) ou *Autobiogra-*

phie de Federico Sánchez (1976). Il raconte sa vie d'exilé en France et ses années de l'après franquisme dans *La Montagne blanche* (1986), *Adieu vive clarté* (1998) ou *Federico Sánchez vous salue bien* (1993). Semprún est aussi l'auteur de nombreux scénarios de films comme *La Guerre est finie* (1966), *Stavisky* (1974) d'Alain Resnais, de *Z* (1969) ou *L'Aveu* (1970) réalisés par Costa-Gavras, histoires où il donne à voir les mécanismes de la répression ou les risques de l'engagement contre le pouvoir établi. Entre fiction et réalisme, au plus près des surprises et des gouffres de la mémoire, Semprún réalise une œuvre originale où l'écriture s'impose comme lieu de souvenir et de création : *En fin de compte, ma patrie n'est pas la langue, ni la française ni l'espagnole, ma patrie c'est le langage. C'est-à-dire un espace de communication sociale, d'invention linguistique : une possibilité de représentation de l'univers. De le modifier aussi, par*

les œuvres du langage, fût-ce de façon modeste, à la marge. (Mal et Modernité, 1995) Entre 1988 et 1991, Semprún devient ministre de la Culture dans le gouvernement socialiste de Felipe González et conserve par la suite de nombreux liens avec le monde de la culture en Espagne comme en France. Il meurt à Paris en 2011 et est inhumé dans le drapeau républicain espagnol à Garentreville. En 2012, son nom est donné à une perspective de Savigny-le-Temple.



- 1 Auteur inconnu, *Portrait de Jorge Semprún*, 1969, Collection Génériques.
- 2 Géoplanisphère, *Carte routière de Seine-et-Marne*, Melun, Conseil général de Seine-et-Marne, 2013 © DR.
- 3 *Espagne 36-39-75. Les affiches des combattants de la liberté*, Affiche de l'exposition à l'Ancienne poste de Besançon, 57x40, 2009, Collection Génériques/Joël Vacher © DR.
- 4 René Ferracci, *L'Aveu*, Affiche du film réalisé par Costa-Gavras, d'après le récit de Lise et Arthur London, scénario de Jorge Semprún, Valora Films, 1970, 139 min., Collection particulière © DR.



Chaumes-en-Brie

26

Mémoire de l'immigration italienne : François Cavanna

François Cavanna est né en 1923 à Nogent-sur-Marne, dans le quartier de la "Petite Italie".

Son père, Luigi (1880-1954) est italien et quitte son village de Bettoia, près de Piacenza en 1912 pour rejoindre la France : *Il porte des provisions pour manger dans le train : un gros morceau de polenta de maïs (la "poulainte" locale) accompagné d'un petit fromage très sec. Il se serre contre son compagnon de voyage, le Tounion (Antonio), tant il a peur de se perdre dans cette foule bruyante, affairée, si à l'aise. Il a mal aux pieds, les godillots qu'il vient d'acheter d'occasion – ses premières chaussures ! – lui scient la peau, c'est un de ces vendeurs à la sauvette qui les lui a refilés, en le persuadant que prendre le train pieds nus ne serait pas convenable, qu'on le refoulerait à la frontière. (...) Il est illettré total et n'a pour l'instant qu'un souci : que quelqu'un lui lise les noms des gares par où il passera, afin de ne pas manquer Paris.*

Ce jeune gars devait devenir mon père. (Cavanna par Cavanna, pp. 11-12).

François est élevé par ses parents à Nogent-sur-Marne et conserve une mémoire vive de ses origines italiennes et de la place des étrangers dans la société française. Sa mère, Marguerite, était une paysanne française, sortie de l'école à 12 ans; elle rencontre son futur mari dans les années 1920 et, suivant les lois de l'époque, perd sa nationalité française pour prendre celle de son conjoint. Cette dénationalisation se retourne un peu plus tard en avantage, lorsque son mari demande et obtient, en 1939, sa naturalisation, et celle de sa femme, née française. Le dédoublement temporaire de ses origines italiennes et le poids de l'exclusion qui marque le destin des immigrés en France jouent un rôle profond dans la formation intellectuelle de François et dans son intérêt renouvelé pour l'histoire de l'immigration.

Le milieu populaire de sa jeunesse – son père est maçon – et sa découverte de la lecture construisent son imaginaire : il passe le certificat d'études primaires à 12 ans et obtient le brevet de l'école primaire supérieure à 16 ans, quitte les études et entre à la poste en septembre 1939.

Vivant de petits boulots pendant la guerre, il est requis pour le Service du travail obligatoire (STO) en Allemagne où il travaille dans une entreprise de munitions. Transporté en Allemagne et en Pologne dans le chaos de la guerre finissante, il est rapatrié en mai 1945. Dans l'après-guerre, il devient dessinateur de presse, notamment pour *Kim*, journal pour enfants, puis pour *Zéro*, dont il devient rédacteur en chef.

En 1953, Cavanna s'installe avec sa famille nombreuse recomposée de cinq enfants, à l'Est de Paris, dans le Val-de-Marne puis en Seine-et-Marne, comme il le raconte : *Six pièces, tout le monde avait sa*

1 Oscar J. Marianež, *François Cavanna à la foire du livre de Brive-la-Gaillarde*, Photographie numérique, 2005 © cc-by-sa.

2 Géoplanisphère, *Carte routière de Seine-et-Marne*, Melun, Conseil général de Seine-et-Marne, 2013 © DR.

3 Couverture de Michel Cabaud, François Cavanna, *Les Ritals*, Belfond, 1978, 277 p., Collection Génériques.

4 Pierre Collier, *Cavanna. Jusqu'à l'ultime seconde, j'écrirai*,

Affiche d'après un dessin original de Honoré du film de Nina et Denis Robert, Rezo Films, 42x30, 2014 © Pierre Collier.

CITIZEN FILMS & LE BUREAU présentent

SI UN HOMME SUR CETTE FOUTUE PLANÈTE PEUT DIRE « JE SUIS CHARLIE », C'EST LUI.

Cavanna

Jusqu'à l'ultime seconde, j'écrirai



UN FILM DE NINA ET DENIS ROBERT

Photo: Olivier Brette / rezo films & le bureau

4

CITIZEN FILMS

REZO FILMS

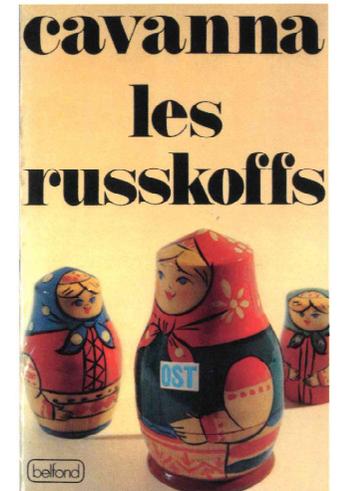
REZO FILMS

chambre ou presque, nous nous entourâmes aussitôt de chiens, de chats, de pintades sauvages, de canards cannibales, et d'arbres, d'arbres... La nuit, je devais faire trois kilomètres à pied (...), le long de la route les rossignols se relayaient, un tous les cent mètres, la vieille chatte multicolore entendait de loin mon pas et venait à ma rencontre en trotinant pointe des orteils sur les grès qui bordaient le trottoir... Je crois bien qu'il nous est arrivé d'être heureux.

En 1960, il fonde le magazine *Hara-Kiri* avec Georges Berner, dit le professeur Choron, et, en 1969, *Charlie*, un mensuel de bandes dessinées, et *Hara-Kiri Hebdo*. En 1970, ce dernier titre est interdit suite à sa "Une" jugée indélicatement lors de la mort du général de Gaulle. Le journal est relancé la même année sous le titre de *Charlie Hebdo* qui fédère rapidement un public fidèle. Dans les années 1970, Cavanna devient l'âme et

le gestionnaire infatigable du magazine et il fait paraître deux ouvrages, *Les Ritals* (1978) et *Les Russkoffs* (1979). Il y raconte l'histoire de sa famille, la vie des immigrés et son expérience durant la guerre, récits qui défendent les idées de justice, de tolérance et d'humanisme contre l'oppression et la xénophobie. En 1981, *Charlie Hebdo* cesse de paraître en raison d'une perte de lecteurs et d'une mauvaise gestion financière. Cavanna collabore à une nouvelle version de *Zéro* entre 1986 et 1988 et rejoint, en 1992, la nouvelle formule de *Charlie Hebdo*, relancée par Philippe Val, Cabu et Wolinski. Il signe des chroniques régulières et figure à nouveau dans l'ours, à la fonction d' "ange tutélaire". Ardent défenseur de la littérature, François Cavanna inaugure, en 2008, la Bibliothèque municipale Cavanna de Nogent-sur-Marne. En janvier 2011, François Cavanna annonce dans son ouvrage *Lune de miel*, qu'il est atteint de la maladie

de Parkinson. Il meurt en janvier 2014 et est inhumé au cimetière de Chaumes-en-Brie.



Couverture de Michel Cabaud, François Cavanna, *Les Russkoffs*, Belfond, 1979, 373 p., Collection Génériques.

Cette publication a été réalisée par l'association GÉNÉRIQUES, en partenariat avec les Archives départementales de Seine-et-Marne.

Conception et recherches :

Isen About (Génériques), Catherine Jacq, Isabelle Rambaud (Archives départementales de Seine-et-Marne).

Réalisation et suivi du projet :

Pour Génériques : Isen About, Rhanja Boukaria, Sarah Clément, Nathalie Conter, Corentin Coppens, Bruna Lo Biundo, Abderahmen Moumen, Amar Nafa, Xavier Ndala, Tatiana Sagatni, Louisa Zanoun. Pour les Archives départementales de Seine-et-Marne : Isabelle Rambaud, Catherine Jacq, François Chabert, Elisabeth Vaudon, Aziliz Emery.

Conception graphique :

Costanza Matteucci, Pierre Hanau.

Génériques remercie pour leurs recherches, conseils et prêts de documents :

Horacio Amigorena ; Stefania Bator (Aéroport de Paris, Orly) ; Laurent Bonsang, Corinne Benestroff, François Nicoladze (Les Amis de Jorge Semprun) ; Gwenc'hlan Broudic (Musée de la Compagnie des Indes, Lorient) ; Pierre Collier ; Claude Gavazzeni (Manicomi Théâtre, Le Versoud) ; Daniel Gersztenkorn ; Virginie Lacour (Ecomusée-Ferme du Coulevrain, Savigny-le-Temple) ; Jenny Liddle (National Trust, Swindon) ; Florent Moutti ; Anna Nowak (Adoma, Paris) ; Frédéric Viey ; Alexandre Zviguilsky (Musée européen Ivan Tourguéniev, Bougival).

Cette publication a été réalisée avec le soutien du Conseil départemental de Seine-et-Marne et du Conseil régional de l'Île-de-France.

Toute reproduction ou utilisation par un tiers doit faire l'objet d'une demande auprès des Archives départementales de Seine-et-Marne et de Génériques. © Archives départementales de Seine-et-Marne / Génériques, 2015.

GÉNÉRIQUES

Créée en 1987, Génériques a pour objectif de faire connaître et reconnaître l'histoire et la mémoire de l'immigration en France et en Europe aux XIX^e et XX^e siècles. Organisme de recherche et de création culturelle, elle met en œuvre des activités scientifiques et pédagogiques. Située à la croisée des milieux universitaire, institutionnel, associatif et culturel, Génériques contribue à la fois à tisser des liens entre ces différents acteurs français et internationaux, à encourager les travaux sur l'histoire de l'immigration et à sensibiliser le grand public sur l'apport des populations étrangères à l'histoire nationale et européenne.

www.generiques.org

ODYSSÉO

Portail national des ressources de l'histoire de l'immigration, Odysseo permet d'accéder à des documents numérisés ainsi que d'identifier et de localiser les sources sur l'histoire et la mémoire de l'immigration de 1800 à nos jours. Il est issu du travail de recensement mené par l'association Génériques depuis la fin des années 1980. Toutes les notices des lieux d'histoire et de mémoire de l'immigration en Seine-et-Marne sont accessibles sur le portail Odysseo.

odysseo.generiques.org

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE SEINE-ET-MARNE

Les Archives départementales de Seine-et-Marne ont pour mission d'accueillir les archives des administrations du département, les archives déconcentrées des services de l'État, les archives notariales ou encore les archives d'origine privée. Elles conservent ainsi 40 kilomètres linéaires d'archives qu'elles communiquent au public en salle de lecture. La valorisation des fonds d'archives passe également par le biais d'expositions, de conférences ou de publications. Depuis 2011, les Archives départementales ont beaucoup travaillé sur le thème de l'immigration et des mouvements de population. Cette brochure vient en accompagnement de l'exposition *Nous, les Seine-et-Marnais. Histoires d'une population en mouvement*, inaugurée en 2015 et présentée à bord du MobilHistoire77, espace culturel itinérant des Archives.

archives.seine-et-marne.fr/mobilhistoire77

Cette publication retrace l'histoire des étrangers et des gens de passage dans le département. À travers des portraits de communautés ou de personnages, l'histoire de l'immigration en Seine-et-Marne est présentée suivant une série de notices documentaires centrées sur des localités, des espaces délimités ou des personnages emblématiques. L'apport de l'immigration à l'histoire du département suit les inflexions du monde contemporain et traduit l'ancrage ancien et multiple des communautés étrangères qui composent aujourd'hui la population de la région francilienne.

Montrer la diversité des populations et le destin mêlé des communautés dans le territoire de la Seine-et-Marne invite à repenser l'histoire d'un espace sillonné par les trajectoires multiples de l'immigration. Au regard des transformations anciennes et plus récentes des sociétés, l'opposition entre un « nous » et « les autres » s'efface à chaque pas : l'activité agricole, essentielle pour ce territoire majoritairement rural, repose en grande partie sur les travailleurs saisonniers et les ouvriers agricoles, étrangers pour une part, qui sillonnent les campagnes et répondent à la demande des employeurs. Dès le XVIII^e siècle, l'activité des premières grandes fabriques puis des usines tient aussi dans cette main-d'œuvre, venue d'ailleurs, qui apporte aux patrons les bras et la flexibilité nécessaires pour répondre aux exigences de l'économie. Aux portes des villes et des villages, les marchands ambulants, les artistes du cirque ou les musiciens, venus parfois de très loin, forment aussi, pour longtemps, le quotidien d'un espace-carrefour des circulations. Formée de magnifiques paysages et de vastes forêts, la Seine-et-Marne attire aussi depuis longtemps les artistes et penseurs du monde entier. De nombreux lieux d'inspiration suscitent la fondation de cercles, d'écoles, d'académies dont le territoire porte la trace. Peintres ou écrivains trouvent aussi refuge dans des petits pavillons isolés ou dans de somptueuses tours médiévales. Loin de l'agitation de la capitale et des troubles de la vie urbaine, les campagnes et villages de Seine-et-Marne favorisent le geste créateur qui se nourrit de l'isolement et du silence.

Les étapes marquantes du XX^e siècle sont autant de moments critiques qui révèlent à la fois le rôle des étrangers dans l'histoire de la France contemporaine et leur empreinte laissée sur le territoire de la Seine-et-Marne. Pour ne citer que quelques-uns des épisodes critiques de la période contemporaine : durant la Première Guerre mondiale, l'engagement des bataillons de soldats marocains, sujets coloniaux plutôt qu'étrangers, lors de la Bataille de la Marne en 1914 ; durant l'entre-deux-guerres, en 1934, le séjour retentissant de Léon Trotski à Barbizon alors qu'il tente d'échapper à la menace de Staline qui le fait assassiner quelques années plus tard au Mexique ; à partir de 1937, le refuge accordé aux Espagnols du camp républicain qui fuient la guerre civile et qui sont accueillis dans un château près de Coulommiers ; durant la Seconde Guerre mondiale, les camps de transit où sont emprisonnés des Juifs français et étrangers avant la déportation ; aux lendemains de la Guerre d'Algérie, l'installation difficile de familles de Harkis qui subissent la double épreuve de l'exil et du rejet de la société française des années 1960 ; le foyer des travailleurs et bâtisseurs de l'aéroport de Roissy installé, dans les années 1970, au Mesnil-Amelot, isolés entre le chantier et les champs. Gens et lieux de l'immigration en Seine-et-Marne sont évoqués ici à travers des cas emblématiques et des histoires singulières : la connaissance et la diffusion de ce patrimoine commun peut permettre de révéler des parcours méconnus et inspirer un message de tolérance.

GÉNÉRIQUES

34 rue de Cîteaux
75012 Paris
Tél : 01 49 28 57 75
Courriel : contact@generiques.org

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE SEINE-ET-MARNE

248, avenue Charles Prieur
77190 Dammarie-lès-Lys
Tél. : 01 64 87 37 00
Courriel : archives@departement77.fr

GENERIQUES
SYNTHÈSE

SEINE & MARNE
LE DÉPARTEMENT

île de France